

**star
wax**
DJ lifestyle magazine

Star Wax n°45
vous est offert
par Compos-it
Hiver 2017-2018

starwaxmag.com

Nouvelle série Planar, le retour d'une icône

Rega fut créé en 1973 par Roy Gandy. Ingénieur chez Ford, mélomane et guitariste à ses heures, Roy trouvait que les platines disponibles n'étaient pas assez performantes et pensait qu'il pouvait faire mieux lui-même. L'histoire lui donnera raison. A ce jour, REGA compte plus de 100 salariés, est en pleine forme et exporte dans 45 pays. Et Roy joue toujours de la guitare.



Handmade in England



Since 1973



Nous aurions pu faire un numéro spécial sur les bandits opérant dans les festivals, mais nous tendons la perche et offrons le sujet à nos confrères en manque d'idées... Loin de ces spotlights, le funk a soufflé ses 50 bougies, le rap ses 44 ans, le punk ses 40 berges. L'année 2018 sera, quant à elle, marquée par un autre anniversaire, celui des 100 ans de l'armistice de la guerre 14-18, de la paix temporairement retrouvée... Pour sa part, Leeroy célèbre les 20 ans de la disparition de Fela Kuti. La corrélation avec les travers de l'économie est évidente via « ITT (International Thief Thief) » soit les multinationales dénoncées par le rebelle de Lagos... Je m'arrête là, au risque de froisser certaines personnes. D'ailleurs depuis quand les Djs s'occupent-ils de politique ? Pourtant, il y a peu, Laurent Garnier a reçu la Légion d'honneur... Monde étrange, qui donne l'impression de changer... En parallèle des Djs n'ont de cesse de proposer des installations, aux formats de plus en plus hors normes.

Et les plus émérites des tablists ont été bousculés cet automne en découvrant, sur la première marche du podium des DMC, Dj Rena, un Japonais âgé seulement de douze ans. J'ai envie de dire merveilleux ! C'est plutôt ce genre d'exploit que nous avons envie d'évoquer. Heureusement, dans nos sociétés doucement dictatoriales, des artistes et labels indépendants résistent. C'est le cas de la Fania qui rebondit grâce aux Djs. Ou du label belge Crammed Discs qui réédite « Noir et Blanc », un album visionnaire signé en 1983 par le trio Zazou/Bikaye/Cy1. Björn Torwellen, lui, fédère la jeunesse techno-punk. Et Apollo Brown réunit les amoureux de hip-hop. Enfin l'ex-rappeur d'Octobre Rouge continue à tenir tête à l'industrie de la mode en signant une nouvelle collection Isakin / hiver 2017-2018. Pendant ce temps, la fête n'est pas finie ! Star Wax entame sa douzième année d'existence... Et toi, comment vis-tu ? Comment résistes-tu ? Et quelles musiques écoutes-tu ?

SOM MAIRE #STAR WAX N°45

- 05 - Édito | 07 - Sneakers
- 09 - Lifestyle | 10 - Events reports
- 14 - Thomas Traoré | 18 - Björn Torwellen
- 22 - Bony Bikaye | 26 - Mista Savona
- 30 - Apollo Brown | 34 - Leeroy
- 38 - Fania Records - Focus Part II
- 40 - Rare Wax par Dj Carroll
- 42 - Chroniques | 44 - Menu Best Of

- Fondateur & rédacteur en chef : Juan Marcos Aubert - Direction artistique & graphiste : Julien Douek & Snik88 - Rédaction : Vincent Caffiaux, Sabrina Chamand, Ill Yo, Dj Barney - Photographes : Xavier Lambours, Tiemo Toro, Lara Merrington, Dj Carroll, Elsa Goudenège, (c)ADE, Dj Coshmar... - Ont participé : Colette Aubert, Dj Ness, Julien Vuillet (is back !!!), Dj Seep, Sabrina Bouzidi, E-Kyoz, Frankie Numi, Christophe Hager, Nicolas Ossywa, Dj Da Oof, Dj Claim... - Marketing : supacosh@starwaxmag.com - Couverture : Reeve Schumacher @ Databit.Me festival #7 par Cosh... - N°ISSN : 1967-2160 - Tirage : 25 000 exemplaires - Imprimé en Espagne : trimestriel national gratuit - Liste détaillée des 675 points de diffusion disponible via le footer sur www.starwaxmag.com - Rédaction : 120, rue Édouard Vaillant - 93100 Montreuil - Star Wax est édité par Compos-it (2000 - 2018) - Contact : info@starwaxmag.com -



Follow us : starwaxmag.com



Un disquaire à la goutte d'or...
33T/45T/78T - CD's - Cassettes - Hi Fi
47 rue Marcadet - 75018 Paris



Records Shop
06 50 78 55 14 - 01 73 75 80 79



De gauche à droite

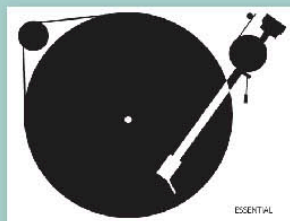
Fila 95 (119,95 euros) /// Fila Grunge Mid (109,95euros) /// Lacoste - LT Spirit 2 (109 euros) ///
Saucony U Grid 8500 Suede Navy (120 euros) /// Teva Arrowood Swift Mid Premier Black (120 euros) ///
Lacoste Explorateur (119 euros) /// Hummel Hive History Pack -5.4. (120 euros) ///
Kangaroos X Sneakerness Ultimate Green Bridges.



www.pointbreakers.fr

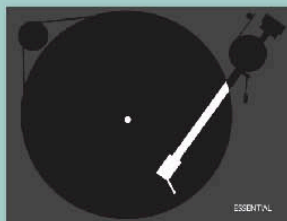
Essential III

La Gamme Flexible



E III

platine hifi audiophile
manuelle



E III Phono

avec préampli phono intégré



E III SB

contrôle électronique
de la vitesse 33/45 tours



E III Bluetooth

platine sans fil
avec préampli phono intégré



E III Digital

sortie optique haute-
résolution+préampli phono



E III RecordMaster

sortie USB+préampli phono+
changement de vitesse élec.

Votre musique, votre choix !

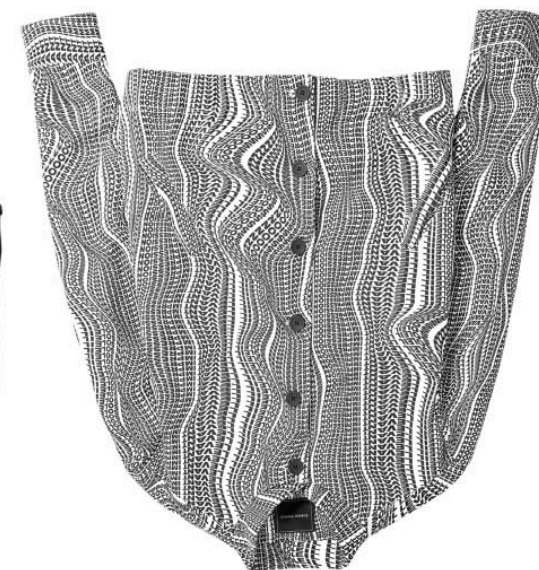
« Au lieu de surcharger une platine avec de multiples fonctionnalités inutiles, nous avons créé une gamme avec six configurations différentes. Ainsi, les composants ont été sélectionnés sans compromis et vous êtes en mesure de choisir la configuration qui vous convient le mieux. Vous ne payez que pour les fonctions dont vous avez vraiment besoin. »

- Heinz Lichtenegger, Fondateur & PDG



De gauche à droite

Godfidence Studio Hoodie (125 euros) /// Beats by Dr. Dre casque sans fil Beats Studio 3 (349 euros) ///
Herschel sac à main Trail Barnes (85 euros) /// Sixpack France Monet Bomber (139 euros).



Tél. 01 55 09 55 50
www.AudioMarketingServices.fr





**THOMAS
TRAORÉ**

POSSÈDE DEPUIS TOUJOURS PAR L'ÉNERGIE DE LA RUE ET LA CULTURE HIP-HOP THOMAS TRAORÉ, AKA GRAIN 2 CAF, EST PASSÉ DE LA MUSIQUE À LA CRÉATION TEXTILE SANS GRILLER LES ÉTAPES. RESPECTÉ PAR SES PAIRS CAR RESPECTANT LES FONDATIONS DU GENRE, L'ENTREPRENEUR A SU MATÉRIALISER SON AMOUR POUR LA CULTURE URBAINE EN LUI OFFRANT UNE TOUCHE ORIGINALE. RENCONTRE DANS SA BOUTIQUE, DANS UNE RUE PITTORESQUE DU 18ÈME, QUASI-MENT EN FACE DU DISQUAIRE LE RIDEAU DE FER.

Peux-tu te présenter ?

Je me nomme Thomas Traoré aka Grain de Caf, ex-rappeur du groupe Octobre Rouge (trois albums dont un solo entre 2002 et 2009, Ndlr) et créateur du label de streetwear Isakin en 2013.

Peux-tu nous raconter tes débuts dans le hip-hop ?

J'ai eu la chance d'être tôt en contact avec ce mouvement. Étant originaire de la Cité des Orgues dans le 19ème arrondissement de Paris, je connaissais le terrain de Stalingrad, situé à proximité. Tout comme le shop Ticaret. Dee Nasty habitait la tour d'à côté. Ou encore Dj Abdel et East (RIP) qui breakaient en bas. Toute une ambiance à la fin des années 80 !

Octobre Rouge était très actif à la fin des années 90. Peux-tu nous décrire cette époque ?

On était des activistes, des passionnés comme beaucoup d'autres. Nous ne pensions même pas faire des thunes au départ. Ça peut paraître stupide aujourd'hui. On écrivait et on rappaît du matin au soir sur des compiles, des mixtapes, à la radio et sur nos productions. Nous étions très productifs ! On avait un son particulier qui, en fait, était assez avant-gardiste quand t'entends le rap de maintenant. On a été le premier groupe dans le game à privilégier l'image en tant que moyen de promotion. Là où tout le monde faisait un clip par album, nous on en faisait quatre !

Qu'aimes-tu dans le rap ?

J'ai toujours été attiré par le texte. Dans le rap, ce sont plus les aptitudes des rappeurs qui m'intéressent que celles des beatmakers. L'un et l'autre sont aussi importants mais je préfère écouter un tueur sur un son de merde, plutôt qu'un rappeur de merde sur une bête d'instru. C'est pourquoi j'écoute beaucoup moins de rap depuis quelques années...

Quelles sont les rappeurs français essentiels ?

Il y en a pas mal ! Ma liste personnelle serait donc Zekwé Ramos, Virus, C.sen et Despo Rutti, pour ceux qui méritent d'être connus. Oxmo Puccino, Nessbeal et Hifi pour les légendes.

Tu es très attaché au 18ème arrondissement de Paris. Pourquoi ?

Petit je traînais dans le 19ème et dans le 18ème arrondissement. Ça a toujours été mon terrain de jeu. À tel point que le premier maxi d'Octobre Rouge en 98 s'appelait « 1918 ». Le studio d'Octobre Rouge était dans le quartier de Château Rouge. Aujourd'hui le shop Isakin est également à Château Rouge.

Tu es très sensible aux vêtements. À quand remonte cette attirance ?

Ça m'a toujours passionné, tout comme la musique ! J'ai beaucoup d'influences : les cités des années 80, le sport, les sapeurs (dandys congolais, Ndlr) du quartier de Strasbourg-Saint-Denis, les couleurs des waxes des tantines...

“Aujourd'hui dans le rap, tu peux sortir de nulle part et être placé à côté de gars qui ont vingt ans de métier. Illogique, surtout quand le niveau est loin d'être satisfaisant.”

Dirais-tu que de la musique à la sape il n'y a qu'un pas ?

Pour moi oui. Si tu regardes les clips d'Octobre Rouge, déjà nous ne rigolions pas niveau sape ! Dans mon Lp solo et dans le dernier album d'Octobre Rouge, il y a un morceau qui ne parle que de ça. C'est plutôt commun aujourd'hui, mais dans la France de 1997 c'était une première ! Les deux sujets ont toujours été liés : « Grain d'chichon et chiffon, sapes, rap, grosse basse... grosses baskets... ».

Tu as créé Isakin en 2013. Pourquoi Isakin ?

Isakin est un jeu de mot entre Issa, mon deuxième prénom, et Kindia, un village à côté de Conakry en Guinée d'où mon père est originaire. C'est une marque qui me ressemble, avec un ADN street et une exigence liée à la haute couture, à la fabrication made in France.

Que veux-tu proposer avec les collections Isakin ?

Du sang frais dans le streetwear français. Clairement je fais des vêtements que j'aimerais porter. Je baigne dans le street depuis que je suis petit. Aujourd'hui j'ai quarante ans et je recherche un autre streetwear, plus mature, moins « brandé » et plus qualitatif. Être une marque de streetwear contemporain, c'est ce que je veux !

À quand une grosse sélection sneakers chez Isakin ?

Si grosse sélection veut dire grosses marques, jamais ! Ce que sont devenus Adidas ou Nike ne m'intéresse pas. Je n'ai plus l'âge de faire la queue pour une paire de pompes, je me respecte. Les gros modèles, je les ai chez moi depuis 20 piges. Par contre proposer des produits atypiques ou pointus, bien sûr. On a eu une grosse sélection de New Balance made in USA et made in England pendant deux ans. On a fait des partenariats avec la marque Noël (firme légendaire, Ndrl) et Sawa. Aussi, on vend des lignes exclusives de modèles vintage du siècle dernier.

C'est quoi le futur pour Isakin ?

La victoire ou la mort. L'année prochaine, on va se concentrer sur la marque.

Tu es encore impliqué dans le rap. Quels artistes français viennent te rendre visite au shop ?

Tout le rap français est passé ou passe encore au shop. La liste est trop longue ! Bien sûr tous mes potes du game, tous ceux avec qui je collabore ou avec qui j'ai déjà collaboré comme Oxmo Puccino, Hifi, Jazzy Bazz, Dj Pone, 113, etc. Tu passes au shop et c'est parfois Oxmo Puccino qui est à la caisse. Et ça freestyle derrière. Les gens hallucinent...

Qu'est ce que tu aimes dans le rap français d'aujourd'hui ?

Ayant été un rappeur indépendant, j'adore le fait que tu puisses faire des millions de vues en ne quittant pas ta chambre. Tu n'as plus besoin d'être validé par les magazines, les radios et les labels afin de pouvoir exister.

Qu'est ce que tu n'aimes pas dans le rap français aujourd'hui ?

Un peu la même chose. Tu peux sortir de nulle part et être placé à côté de gars qui ont vingt ans de métier. Illogique, surtout quand le niveau est loin d'être satisfaisant

Quels étaient tes Mcs préférés au début des années 2000 ?

Hifi, Oxmo Puccino, Booba et la période Time Bomb. Mes albums préférés sont « 95200 » de Ministère Amer et « Le Combat Continue » d'Idéal J... Tout est dit ! En rap Us, la liste est longue : Jay-Z, The Notorious B.I.G., André 3000, Prodigy. La base on va dire.

Et aujourd'hui ?

Ceux déjà cités tout à l'heure. Mais on va dire que dans la nouvelle vague française qui fait du bruit, j'aime bien Niska et SCH. Aux USA, Westside Gunn me rend fou. Mais la trap de merde à la Lil Pump ou à la Migos, celle qui tourne en rond, commence vraiment à me fatiguer !



“ Isakin est un jeu de mot entre Issa, mon deuxième prénom, et Kindia, un village à côté de Conakry en Guinée...”

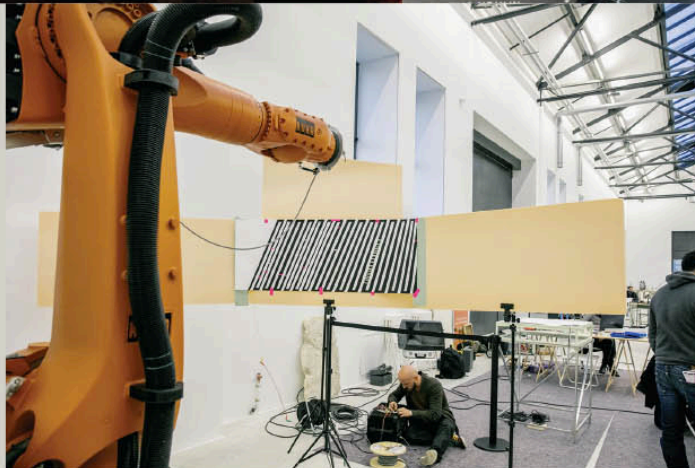




#Databitme
#atelierLUMA
#ButorStellaris
#Naoyunikatana
#Lepole #Systaime
#Reeveschumacher
#ChloeDesmoineaux
#Reso-nance #Nlf3 #Lplpo
#ZofieTaeuber #Morusque
#Bololipsum #LingeRecord
#Djcoshmar #luma_arles



**FESTIVAL
DATA
BIT.
ME**



LOIN DES FESTIVALS NUMÉRIQUES EN VOGUE, DATABIT.ME A RÉUNI, DU 9 AU 11 NOVEMBRE DERNIER À ARLES, DES DÉVELOPPEURS, HACKERS, GLITCHERS, MUSICIENS ET AUTRES BIDOUILLERS. POUR LA SEPTIÈME ÉDITION, LES RÉSIDENCES D'ARTISTES ÉTAIENT RÉDUITES À DEUX JOURS AU LIEU D'UNE SEMAINE. SOIT PRESQUE RIEN ! MÊME SI LES INSTALLATIONS SE SONT DEMULTIPLIÉES SUR D'AUTRES LIEUX, LE SPECTACLE À LA BOURSE DU TRAVAIL FUT LE TEMPS FORT. IRONIE DU SORT, LA THÉMATIQUE DE LA CUVÉE 2017 ÉTAIT : « J' <3 BIEN TRAVAILLER MAIS ÇA DÉPEND DES JOURS ». FOCUS SUR UN RENDEZ-VOUS QUI A TROUVÉ UN NOUVEL ALLIÉ DE TAILLE AVEC LA FONDATION LUMA, UN CENTRE D'ART CONTEMPORAIN PRIVÉ ÉMERGANT.

Laboratoire est le mot adapté pour définir Databit.Me, un regroupement durant lequel une douzaine de passionnés s'interrogent sur nos usages technologiques afin d'imaginer un meilleur futur. Alors que l'informatique, Internet et les algorithmes dominent, Databit.Me a ainsi proposé d'engager le débat concernant la notion de travail à l'heure du numérique. Cette réunion basée sur les Fab Labs a permis de découvrir des œuvres plus ou moins inspirées. Le développeur Eric Lacombe, du collectif marseillais Reso-nance, était une source de proposition concrète en présentant une application utile, à la galerie E3. C'est une sorte d'agenda-répertoire intelligent et collaboratif !

L'autre singularité de cette édition était l'hackathon : atelier LUMAX Databit.Me. Sous la direction artistique d'Henriette Wall, les designers Coralie Gourguechon (Papier électronique), Jesse Howard (Table des matières) et Thibault Brevet, expert du Kuka ont rencontré les invités du festival afin de tenter de jouer de la musique sur un synthétiseur en papier, composé d'encre conductrice, avec un bras robotisé d'envergure comme ceux utilisés dans l'industrie. Cette journée se clôtura par le vernissage de l'exposition Remixable « Jouer du SYSTAIME », à l'Endos St-Césaire. L'installation est composée de chaises, de planches en bois, d'emballages en carton... et une vingtaine d'écrans étaient parsemés à même le sol. Ils projetaient des Gifs animés. Des images pop, porno et glitchées représentant le chaos numérique... Un écran diffusait en boucle des femmes plutôt dénudées scandant « I love you SYSTAIME ». Une ritournelle qui a séduit et fait rire les acteurs en coulisse...

Musicalement tout s'est déroulé lors de la soirée de clôture, le samedi. Toutes les œuvres, ou presque, étaient accompagnées de projections vidéo. La plupart des prestations creusant des sonorités noise, industrielles. Perceuse, scie sauteuse ou ponceuse ont servi d'instruments de musique. Bololipsum, adepte de l'openbidouille ou corrupteur d'objet, a fait de la musique avec une Game Boy, un lecteur de bande magnétique et avec d'autres appareils vintage. Les membres de Linge Record, en charge des interludes, ont enchaîné. Puis soudain Naoyuni Katana a interpellé l'assistance avec « Monkey Turn », un live fort original de mapping vidéo avec un robot téléguidé en ombres chinoises... Pas mal pour un Japonais !

David Lepôle, fondateur et coprogrammateur de Databit.Me, laisse la place également à d'autres productions plus mélodiques. L'exemple type fut le concert du trio NLF3. Un groupe indie post rock au son hardcore bien pêchu, influencé par les années 80. Une musique instrumentale qui, à découvrir sans tarder, peut faire penser à certains titres de Fugazi. L'autre découverte de la soirée fut le platiniste Reeve Schumacher (en couverture). À la fois compositeur et artiste plasticien, Arlésien d'adoption, Reeve a réussi à fusionner les deux disciplines en une seule performance, avec trois platines vinyles, du nom de « Sonic Braille ». Le processus consiste à travailler uniquement sur le dernier microsillon, celui qui est vierge de musique et qui tourne en boucle. Réalisées à l'aide d'un cutter, les marques, perpendiculaires au sillon permettent d'évoluer vers des univers polyrythmiques ou tonals en fonction du nombre d'entailles (photo ci-contre). Le résultat est bluffant, ça sonne techno et c'est foncièrement bruitiste. À cela il chante en anglais. Mais ce dernier point est-il nécessaire ? Avant que la miss du crew Linge Record ne rallume son contrôleur, LPLPO (photo ci-contre) entra en scène. Même si sa musique électro-krautrock n'était guère séduisante, tu ne pouvais pas rester indifférent à son costume imposant, inspiré d'un mollusque... l'animal marin invertébré et carnivore plus connu sous le nom de poulpe... Après plus de cinq heures de show, la Bourse du travail retrouva son calme. J'aime bien travailler mais pas tous les jours quand même !

En substance, sachez que Databit.Me est porté par le collectif T'es In T'es Bat, dans le cadre de l'opération Octobre Numérique (un label fondé en 2010 pour la création, l'innovation et l'économie en Pays d'Arles). Ce festival intimiste, en mode système D, est à découvrir et à soutenir. Nous lui souhaitons de pousser la réflexion et l'action, surtout dans une ville principalement dynamisée par le tourisme et les Rencontres d'Arles (prestigieux festival international de photographie fondé en 1969). Désormais classée ville d'art et d'histoire, la cité camarguaise trouve un second souffle grâce à l'ambitieux projet de la Fondation Luma cher à Maja Hoffmann.

#Aetic

STAR WAX 11 ANS PARTY

#LeBarboteur #Posca #Eagleton
#LibreExpression #Ant1 #DjNess
#DerfiOne #BuitreZamuro
#Tiemoko #Andreground
#vinylcustom



#ParlonsScratch #DjClaim #DjSeep #Arkane #Krms



#YomekPiecemaker



#KrakInDub



#Maysgold


 A close-up portrait of Björn Torwollen, a man with long, straight brown hair and light blue eyes. He is looking directly at the camera with a neutral expression. The background is dark and out of focus.

**BJÖRN
TORW
ELLEN**

DJ, PRODUCTEUR, AUTEUR DE TUTORIELS POUR ABLETON, CONFÉRENCIER POUR UNE ÉCOLE DE MUSIQUE, BJÖRN TORWELLEN EST UN ARTISTE COMPLET QUI SEMBLE AVOIR PLUSIEURS VIES. IL BALANCE UNE TECHNO SOMBRE ET ATMOSPHÉRIQUE, PARFOIS QUALIFIÉE DE « TECHNO PUNK ». APRÈS SON PREMIER PASSAGE REMARQUABLE À PARIS LE 13 MAI 2017, IL EST DE RETOUR. NOUS L'AVONS RENCONTRÉ ET IL NOUS EN DIT PLUS SUR SA CARRIÈRE ET LA PLACE DE LA TECHNO AUJOURD'HUI DANS LE MONDE.

Pour les Français, Berlin est la capitale de la techno. Tu viens de Cologne. Qu'en est-il ?

Je vis à Cologne depuis 10 ans. J'aime Cologne. Cologne a une scène techno très présente. Par exemple, nous avons l'Artheater. Ici j'ai de bons amis qui organisent régulièrement des événements avec des programmations de grande qualité. Slam et Rebekkah jouaient récemment là-bas. Puis il y a le Bootshaus où je suis Dj résident. La plupart du temps je mixe tard, à partir de 6 heures du matin. C'est un peu comme si j'étais à la maison. Je mixe aussi à l'Elektroküche, un club qui existe depuis 10 ans. La scène artistique locale s'est développée au cours des dernières années. Le label Kompakt, par exemple, est toujours très connu dans le monde. Des artistes comme Robert Babicz ou Hidden Empire ont leurs racines ici, et ils font chauffer la scène underground. Il y a pas mal de nouveaux Dj's qui sont dans les starting-blocks. Je pense que vous entendrez beaucoup parler de Cologne dans les prochaines années. Pour moi, Cologne représente le centre de la techno ouest-allemande.

Comment es-tu devenu Dj-producteur ? J'ai entendu dire que tu venais du milieu du métal.

Ce n'était pas une décision, c'était un processus. Dans ma jeunesse, je me suis progressivement intéressé à la musique électronique. Des choses bonnes et moins bonnes, mais au final j'étais fasciné. Par exemple l'album de Fear Factory, « Remanufacture », un album de remixes d'un groupe de metal. En Sauerland, il y avait une grande scène de Goa : certaines parties m'ont excité.

Si je prends ton téléphone maintenant, quels morceaux vas-tu trouver dans tes playlists ?

Le nouvel album de Marilyn Manson... Il est génial ! Je suis un ancien metalhead, toujours fasciné par Manson. J'aime sa façon de chanter, les thèmes qu'il aborde et l'esthétique très sombre de sa musique. Mais j'ai aussi une autre facette. J'aime les belles mélodies, surtout le jazz ou l'ambient. Ou le mélange des deux. Le duo Plaid m'a convaincu, depuis toutes ces années, avec leurs compositions extrêmement complexes. Il y a aussi Nosaj Thing, avec son art musical très minimaliste et profond. Mais il y a beaucoup trop de musiques que j'aime et que j'aime écouter. La musique est la chose la plus importante dans ma vie.

La première fois que tu as joué à Paris, c'était en mai 2017 au côté d'Alex Bau. Quelle est ton impression sur ce premier mix à Paris ? Et peux-tu nous dire si tu sens une différence entre les publics allemand et français ?

J'ai été invité à la soirée « Into the Bliss », organisée par un collectif parisien. C'était génial. Un excellent emplacement, des organisateurs bien préparés. C'est important de bien se sentir dans une soirée en tant qu'artiste. Et c'est exactement grâce à ça que vous vous donnez à fond pour le public tout au long de la nuit. De plus c'est toujours agréable d'être sur scène avec la « techno-machine » Alex Bau. Nous avons souvent partagé l'affiche. Peu importe s'il joue avant ou après moi. Notre musique s'accorde très bien. Il est très important que les Djs fassent monter la pression au fur et à mesure de la soirée. En revanche cela peut être ennuyeux si quelqu'un envoie un mix qui tabasse, avant. Et qui serait suivi d'un mix moins énergique. Cependant je pense qu'il n'y a pratiquement aucune différence entre la techno française ou allemande ou même avec les autres pays du monde. Il y a des secteurs qui sont un peu gâchés par une offre extrême. Mais Paris offre vraiment un large panel de musiques électroniques. J'ai eu l'occasion de mixer deux fois sur Paris. Et ce qui m'a vraiment plu c'est que le public était en phase avec ma musique.

Tu as fait une tournée en Colombie cet été. Comment était-ce ?

L'Amérique du Sud est toujours une aventure pour nous les Européens. Tout fonctionne différemment en ce qui concerne l'organisation. Cela va de la réservation du vol jusqu'au voyage de retour. Mais j'aime ça. Pour moi, c'était l'une des expériences les plus intenses de cette année. Le public était de plus en plus énergique à chacune de mes 3 prestations. Tout le monde voulait prendre des photos, je ne m'attendais pas à ça. J'ai été accueilli comme une superstar. Tout le monde était très sympathique et gentil. De plus les paysages étaient magnifiques.

Avec quel autre artiste aimerais-tu partager les platines ?

Il y a en certainement quelques-uns ! Mais je fais des événements depuis plusieurs années, je suis sur les festivals... Les artistes que j'ai vus sont tous démystifiés pour moi. Je partage régulièrement la scène avec mes amis d'Abstract, ce qui est bien sûr toujours génial. J'aimerais vraiment jouer avec Green Velvet, par exemple. J'écoute Green Velvet tous les jours depuis 20 ans. Sa musique m'a beaucoup apporté, pour ma techno. Ensuite, il y aurait Chris Liebing. Malheureusement, je ne l'ai jamais rencontré personnellement. J'aimerais aussi rencontrer des groupes de metal en coulisses. Machine Head par exemple. Ce serait génial ! Et probablement que cela signifierait aussi une belle gueule de bois (rires) ! Mais c'est quelque chose de différent !

Tu as créé ton label. Peux-tu nous en parler ?

Mon label Borderlands est, et restera, un petit label. Un terrain de jeu pour moi. Je sors 2 ou 3 titres par an, auxquels je porte une attention de 1000%. Le design des pochettes, le mastering, tout doit être parfait. Nous avons fait très attention à cela pour le premier vinyle. Le prochain sera une production TWCOR, un projet que je développe avec Cortechs. Nous avons une longue histoire tous les deux. Depuis 7 ans, nous organisons des événements ensemble, nous avons déjà plusieurs productions communes et mixées en « b2b ». Avec TWCOR, nous voulons agir en artistes indépendants, mais comme un groupe, et pas comme « Markus b2b Björn ». C'est très important pour nous. Pour ce qui est de notre manière de produire ensemble, je peux en toucher quelques mots. En effet, nous louons une maison isolée dans les bois, nous y amenons tous nos synthés et nos boîtes à rythmes. Dans cet environnement, nous faisons des jams. Nous gardons des idées. L'isolement nous permet de rester très concentrés et ça nous rend créatifs. Ensuite, nous retournons en studio, où nous réalisons nos « tracks » à partir de toutes ses idées. Nous faisons donc 3 Eps en une seule session. Tout ça ressemble aussi à des vacances entre amis !

Peux-tu nous donner une exclusivité quant à tes futurs projets ?

J'en fais trop, et je veux toujours être sûr de moi. Alors, par où dois-je commencer ? Il y a le Boo Festival, que nous continuerons à développer à Cologne. Le prochain aura lieu pour le réveillon du Nouvel An, et se fera pour la première fois durant 2 jours. Nous planifions également le premier festival outdoor, en 2018. Enfin, il y a le nouvel Ep de TWCOR, sur lequel nous sommes actuellement très concentrés, qui arrivera bientôt sur les labels Borderlands et Planet Rhythm.

Tu as commencé ta carrière en 2001. Que penses-tu de l'évolution de la profession et de la techno au fil des ans ?

D'une certaine manière, la techno s'est morcelée. Là où nous avions un seul genre, la techno est maintenant divisée en plusieurs sous-genres. C'est dommage, car beaucoup ne veulent pas faire la fête ensemble. D'un autre côté, le marché est devenu extrêmement professionnel. Et quand vous vivez de ce métier, cet aspect est très bien.

Dans quels genres de spots aimes-tu jouer ? Plutôt des petits clubs ou des grands entrepôts du type warehouses ?

Pour être honnête, j'aime les petits clubs plutôt que les grands. Je me sens si loin du public sur les très grandes scènes. Bien sûr, en tant qu'artiste, c'est toujours beaucoup d'énergie que l'on reçoit sur les grandes raves. C'est amusant. Mais il y a aussi comme une barrière avec le public. Vous ne voyez que la première rangée. En ce sens, il est donc plus difficile d'entrer en phase avec le public. Dans un petit club, vous pouvez voir beaucoup mieux si l'artiste obtient vraiment ce qu'il veut. Après, vous pouvez aller au bar et parler avec vos fans. Ceci est également impossible sur les grandes raves et festivals. En somme, j'aime la proximité avec le public. Pour finir, l'organisation est toujours très importante. De mauvais organisateurs qui ne s'occupent pas bien de leurs invités, ça ne marche pas !



“ Les artistes que j'ai vus sont tous démystifiés pour moi.”


**BONY
BIKAYE**

**“Le métronome
est bon pour former
des soldats. Il fausse
tout...”**

PARU IL Y A 34 ANS CHEZ LES BRUXELLOIS DE CRAMMED DISCS, L'ALBUM « NOIR ET BLANC », SIGNÉ PAR LE COLLECTIF ZAZOU/BIKAYE/CY1, ANNONÇAIT AVEC AUDACE LES MÉTISSAGES MUSICAUX CONTEMPORAINS. À L'OCCASION DE LA RÉÉDITION VINYLE DE CET OPUS, LE CONGOLAIS BONY BIKAYE, AUTEUR ET CHANTEUR DU PROJET (EN BAS SUR LA PHOTO), ÉVOQUE SON PARCOURS, LE REGRETTÉ HECTOR ZAZOU, LA CONCEPTION DE CE DISQUE MUTANT, MAIS ÉGALEMENT LE ROCK 60's, OU BIEN ENCORE LA TECHNOLOGIE NUMÉRIQUE.

Pouvez-vous évoquer votre parcours, notamment au Congo ?

Très jeune j'ai trouvé ma voie et me suis consacré à la musique et aux arts. À Léopoldville, aujourd'hui Kinshasa, ma famille résidait dans le quartier de Kalina, appelé ville réservée aux Blancs. Je fréquentais la bibliothèque nationale, bien plus que le collège Albert 1^{er} ou l'Athénée où je devais aller étudier. Mon père fut l'un des trois Balubas de son époque à avoir fait des études supérieures, au séminaire catholique dans le Bas-Congo. Il devint administrateur du territoire de Bakwanga. Nous sommes donc partis à Mbuji-Mayi. Nous nous sommes installés à la MIBA, dans la zone A, interdite au public. C'était une carrière d'extraction du diamant. Avant l'indépendance, nous étions à Luluabourg, capitale administrative du Congo belge. À l'institut, nous avions au programme des cours de français, de néerlandais, du théâtre, de la musique. Mais aussi Saint-Nicolas et le Père Fouettard grimpé en noir, les cadeaux (une tradition amenée par les colons, Ndlr)... Après 1960, quelque chose s'est cassé.

Qu'écoutez-vous ?

La musique occidentale avant la musique congolaise, à cause de mon environnement. Nous écoutions Patrice et Mario, Luis Mariano, Tino Rossi... et le grand Enrico Caruso... Un jour, notre père nous annonça que la nouvelle mode des jeunes en Occident c'était de dire « yeah » à tout : ça s'appelait le yéyé. Déboule alors la musique américaine avec ses avatars français comme Johnny Hallyday, Richard Anthony, Dick Rivers... Puis sont arrivés les Beatles et les Rolling Stones, hurlant ne pas pouvoir trouver satisfaction. Moi si, avec le riff de « Satisfaction » j'étais convaincu d'être le meilleur des mauvais... Bien sûr, j'aimais les Beatles, mais les Stones cela m'a bien servi. Hank Marvin des Shadows m'a amené à la guitare électrique. J'aimais Hendrix sans trop savoir comment m'y prendre puisque son blues était bien différent de celui de B.B. King, Jimmy Smith ou Rhoda Scott. Quand j'ai découvert Eric Clapton, j'ai compris ce qu'était le blues.

Est-ce que le jazz vous influençait ?

Disons que pour acquérir les fondamentaux, je me devais de connaître l'histoire du jazz et la théorie musicale. Je jouais déjà quelques standards dont « Take Five », « Petite Fleur » et « Nuages », quand je suis tombé sur une anecdote concernant la rencontre de Django Reinhardt et Duke Ellington.

Lorsque Duke demanda à Django de choisir la tonalité dans laquelle il souhaitait prendre son solo, ce dernier lui répondit : « Jouez ce que vous voulez, dans la tonalité qui vous plaît ! ». J'ai retenu la leçon. Je ne juge pas, j'accepte les accidents et, surtout, je n'ai pas de zone de confort. La confirmation est venue d'Arnold Schönberg qui a aboli la hiérarchie entre les notes de la gamme tempérée. Et lorsque j'ai découvert Thelonious Monk, je fus estomaqué. Soudain tout me sembla facile. Le jazz c'est le feu qui te brûle au point de te faire sortir tout nu du bois... Les choses se sont imprimées définitivement dans mon esprit avec Frank Zappa qui m'a donné confiance en ajoutant, à la création musicale, la dimension théâtrale et expérimentale tous azimuts. Les sons sont des personnages et vice versa. Cela m'a ramené à mes souvenirs d'enfance, lorsque je faisais du théâtre.

Votre venue à Paris fut décisive...

Effectivement, et notamment lorsque Papa Wemba m'invita à un concert de So Kalmery, en banlieue. J'ai demandé à So si je pouvais le rejoindre sur scène, avec Papa Wemba. Ensemble, nous avons tapé un bœuf à tomber les baffles. À la fin, un grand Blanc me donna un numéro de téléphone et me dit : « Appelle demain à 14 heures, ne déconne pas mec ! ». J'ai appelé et je me suis retrouvé à Radio Nova face à Jean-François Bizot, le fameux grand Blanc, qui était le directeur. Il me raconte qu'il présentait les musiques d'Afrique sur la place parisienne. En discutant, nous tombons d'accord pour développer la rumba-rock afin de satisfaire les Congolais et les Occidentaux. Bizot envisageait déjà la sono mondiale, ancêtre de la world music. Le magazine Actuel et Radio Nova organisaient les nuits black au Rex Club : Kanda Bongo Man, So Kalmery, Papa Wemba et moi-même nous sommes ainsi retrouvés au programme.

Par quel biais avez-vous rencontré Hector Zazou et Cyl ?

Les artistes qui se produisaient au Rex avaient la chance de passer à la radio. Pierre Moutouari, Kanda Bongo et moi avons été invités à Nova où je confie à l'animateur mon souhait de faire des études dans l'électronique musicale. Et je lui parle des Allemands qui étaient en avance dans ce domaine, faisant allusion au krautrock... Je constate que plus je parle, plus l'intervieweur devient écarlate. Il me dit qu'il souhaiterait avoir mes coordonnées. Le journaliste en question se nomme Pierre Job, que je connaîtrai après sous le pseudo d'Hector Zazou. Il est le premier à passer la cassette confiée par Ray Lema afin de lui trouver une production à Paris. Zazou avait déjà entamé un projet sur lequel il me demanda de collaborer. En retour il m'apportait son aide concernant mon projet d'électronique musicale. J'ai chanté et Ray Lema, fraîchement arrivé à Paris, a participé à ce qui deviendra « Reivax au Bongo ». L'album sortira quelques années après « Noir et Blanc ». Zazou me présenta comme promis à Claude Micheli et Guillaume Loizillon soit Cyl, le mur à faire du bruit. Ils s'adressaient au mur dans un langage de martien tout en exécutant une danse proche du haka des All Blacks... Je trouvais cela loufoque mais poétique.

Concernant l'album « Noir et Blanc », comment se sont réparties les tâches ?

Claude et Guillaume encadraient Dièse 440, une association au sein de laquelle je devais suivre une formation à la musique électronique. Je n'envisageais aucun projet musical à ce moment-là puisque je ne les connaissais pas. L'électronique ne requiert pas de profil à caractère racial. Je n'avais donc effectué aucun test de sélection dans le but d'occuper un poste prévu pour un Africain qui connaissait les musiques tribales. Rien ne pouvait laisser deviner la tournure que prendraient les choses ultérieurement. Claude et Guillaume m'ont présenté des boucles sans savoir que je chantais. J'aurais pu ne jamais revenir, composer ou chanter car les œuvres m'étaient présentées dans le cadre de l'atelier, sans aucune ambition. Mais une œuvre a toutefois retenu mon attention : « Les Canaux », sur laquelle j'ai composé et interprété « Soki Akei », qui figure sur l'album « Mr. Manager ».

Quelle fut l'étincelle ?

Vu que les gars essayaient de faire sonner le mur à bruits de manière tribale, je leur ai rendu la politesse en mettant des paroles et des vocaux. Nous n'étions nullement dans une démarche de réalisation. Ils me montraient le fonctionnement des différents modules en m'expliquant à quoi cela servait. Un peu comme Stevie Wonder qui avait plu à Berry Gordy parce que, lors de son audition chez Motown, il s'était montré curieux et avait joué avec tous les instruments à sa portée.

C'est Zazou qui a senti qu'il se passait quelque chose d'intéressant, au point de nous proposer de nous représenter auprès des labels. Une fois de plus, ma culture fut payante. Je savais le rôle de Teo Macero, producteur de Miles Davis. Macero avait le don de savoir tout exploiter et par tous les moyens possibles et imaginables. Zazou me proposa alors de s'investir en tant que réalisateur-manager.

La fusion des cultures correspond à un long processus...

La musique est un chemin jonché d'embûches correspondant à des étapes et des actes, comportant des hauts et des bas. C'est l'œuvre de toute une vie, que l'artiste construit de façon plus ou moins maîtrisée. À Kinshasa, je jouais des musiques de toute sorte pour des raisons professionnelles. Le lien avec l'histoire reste pourtant évident : lorsque, dans les années 70, les Congolais pensaient que Mobutu était le père de l'authenticité zaïroise, ils ignoraient que le 30 janvier 1944 à Brazzaville, le général de Gaulle avait prononcé un discours promettant aux colonies ayant combattu aux côtés de la France un nouveau type de rapport en faveur d'une autogestion, partielle mais importante. À l'ONU, les droits de l'homme furent évoqués. Dès la fin de la guerre en 1945, les artistes occidentaux se mirent à expérimenter sur tous les plans. Les ingénieurs démilitarisés détournèrent le matériel militaire et un changement bouleversant intervint. Les Paul électrifièrent la guitare. La radio n'était plus diffusée en direct. Les émissions furent enregistrées. Le montage fut réalisé avec des effets spéciaux et des applaudissements furent rajoutés. Les invités pouvaient ainsi suivre l'émission depuis leur canapé : « Oyez, oyez, c'est moi qui parle dans la boîte ».

Cela a eu une incidence sur les peuples...

Oui. Les Afro-Américains avaient-ils entendus le discours du général ? En tous cas ils attaquèrent sur trois fronts : la lutte pour les droits civiques, économiques et identitaires donc culturels. Les Afro-Américains et les Cubains avaient été déracinés. Il était donc normal qu'ils se battent pour rentrer à la maison Aujourd'hui, en Afrique, nous sommes à la maison et nous sommes indépendants. Il nous incombe donc de créer, fabriquer et vendre nos créations artistiques et culturelles. Je pense aux régions congolaises de Bandundu, de Katanga, de l'Équateur et du Kasai... le tout dans un monde globalisé où la distance n'existe plus... Mon travail tient de la vision de Henry Cowell et de celle de Stockhausen. Lorsqu'on aime la culture, on est attiré par la différence, pour comprendre et partager avec les autres. Je n'ai jamais eu d'a priori, sauf de sensibilité et de goût entre individus, comme pour les fleurs et les couleurs.

Les climats instaurés par « Noir et Blanc » sont variés. Qu'évoquent deux chansons aussi marquantes que « Dju Ya Feza » et « Munipe Wa Kati » ?

« Dju Ya Feza », signifie « A cause de l'argent ». C'est ce mal qui empêche la paix dans le monde. Il se traduit par le pouvoir et de la ségrégation. Les riches, enfin certains, pensent que les pauvres sont des fainéants manipulateurs qui profitent du système, dont le salaire ne doit pas permettre de glander à longueur de journée. La formule métré, boulot, dodo c'est, pour eux, sortir les pauvres de la paresse et les occuper. En réponse, les bons à rien se sentent accusés injustement et réagissent. Résultat : les riches établissent des lois qui les protègent sinon ils ferment boutique. « Ata niuma ba ta lipa », le refrain, est explicite. Il signifie « Tôt ou tard, ils paieront ». Depuis, on entend cela dans toutes les manifestations. Mais rien ne change...

« Munipe Wa Kati » soit « Donnez-moi le temps » est quelque chose de très important pour parvenir à la réalisation des objectifs préalablement définis. Certains chefs d'entreprise ont compris combien la gestion du temps contribue au bon développement de la société. Faire pointer les employés apporte quoi ? Le citoyen doit être responsabilisé. Pour cela, traitons nos prochains avec amour et respect.

Peut-on parler d'universalité concernant cet album ?

C'est une question de philosophie et de karma. Savoir que ce que je donne ici et maintenant, sur scène ou dans ce studio, avec ce micro a déjà existé en moi sur un autre plan, puisqu'il s'agit de tous les hier et les à venir que j'ai trouvé dans l'univers. C'est de l'architecture en vibration. Le reste, je ne sais pas parce que je ne me regarde pas le nombril.

Quels souvenirs gardez-vous d'Hector Zazou ?

Zazou avait la capacité de très vite comprendre les choses. Parfois, cela fonctionnait à merveille. Des fois il était obligé de se battre, au propre comme au figuré. Je suis très sensible au caractère des individus parce que je sais que les rapports de force sont courants dans ce milieu. Zazou s'est battu pour que nous puissions exister. Il a été là au bon moment et je lui en suis reconnaissant.

Quelle est votre actualité ?

Je développe un projet ambitieux que je viens de terminer et qui consiste à analyser l'ADN des musiques d'origine africaine dans le monde, les ramener à leur sources qui sont multiples vu que les déportés ne vivaient pas de façon grégaire. Il leur fut imposé le mélange qui a donné la culture créole. Un Sénégalais, un Angolais, un Ghanéen, même si ils étaient tous noirs de peau, ils ne se comprenaient pas et se battaient entre eux. C'est ainsi que les propriétaires évitaient des rébellions. Ma musique comporte des éléments de toutes les langues d'expression africaine en partant de la lecture occidentale contemporaine.

À l'heure des productions dématérialisées, quel regard portez-vous sur la création musicale ?

Aujourd'hui, les terminaux sont en avance par rapport aux logiciels. Bientôt tout le monde aura dans la poche un ordinateur multifonctions. J'ai reçu le mien et je suis très impatient de voir arriver les applications compatibles pour le téléphone mobile. En ce qui concerne la musique, je travaille sur la chromatopsie et la chronobiologie. Je pense que la musique doit être cultivée comme un potager, en fonction du choix des couleurs. Elles correspondent aux richesses nutritionnelles des saisons et du rythme biologique des plantes qui les diffèrent les unes des autres. C'est ainsi que je comprends la musique. Le métronome est bon pour former des soldats. Il fausse tout. Ou alors il faut en avoir plusieurs car, selon les êtres vivants, la notion de rythme est différente. Exemple : les artistes africains modernes ont appris à compter en jouant. Très bien mais, revers de la médaille, ils n'arrivent pas à jouer avec leurs frères musiciens traditionnels, qui laissent la vie gérer le tempo. Il existe une scission entre les musiciens de l'ancienne et de la nouvelle vague. Les anciens reprochent aux jeunes de massacrer la culture. Omettant que la même chose fut reprochée à Kabasele (1) par les fans de Wendo (2). Comme Ray Charles, lorsqu'il fut accusé de blasphème par les Noirs. Les conservateurs détestent le moindre changement. Et les Congolais bloquent toujours sur les nouvelles technologies.

Votre point de vue concernant le retour du disque vinyle ?

À la fin du cycle on revient au début. On revient à l'art avec la pochette, le poster, les lyrics, les photos. Comme le gourmet à la recherche de la cuisine des chefs étoilés. Le vinyle c'est la nouveauté pour certains. Mais le travail doit être bon au départ. Et Crammed Discs a toujours fait de la bonne sauce.

Quels sont vos récents coups de cœur musicaux ?

J'écoute Anoushka Shankar. Elle est simplement parfaite. Et Barbara Hannigan est divine. Sinon je file, de ce pas, acheter le nouvel album de Philippe Jaroussky.

(1) : Alias Pépé Kallé de l'Empire Bakuba

(2) : Artiste reconnu comme le père de la rumba congolaise.



INLASSABLE VOYAGEUR, MISTER SAVONA A RÉCEMMENT POSÉ SES VALISES AUX ANTILLES AFIN D'Y ENREGISTRER « HAVANA MEETS CUBA », UNE FUSION PASSIONNANTE DE RYTHMES CUBAINS ET JAMAÏCAINS. BIEN QUE DÉJÀ EFFECTIF DANS LES ANNÉES 60, CE MIX CULTUREL OFFRE AUJOURD'HUI UNE RÉSONNANCE INÉDITE. À CETTE OCCASION, LE PRODUCTEUR AUSTRALIEN NOUS DÉVOILE L'HISTOIRE DU PROJET, LES DIFFÉRENTS LIENS QUI EXISTENT ENTRE CUBA ET LA JAMAÏQUE OU BIEN ENCORE UNE PARTIE DES MUSICIENS INVITÉS.

« Bass & Roots », votre premier disque, date de 2001. Comment avez-vous débuté la musique ?

Mon premier groupe à Melbourne offrait un mélange de funk, de hip-hop et d'electronica. J'avais la vingtaine. Je voyais mon ami Corey programmer son sampler 808. Jusqu'au jour où j'ai réalisé que c'était quelque chose que je pouvais faire. J'ai vécu à Londres pendant un petit moment et j'ai acheté mon premier échantillonneur : un Yamaha SU700. J'ai commencé à sampler mes vinyles et à faire des beats hip-hop et reggae. Ce qui m'a poussé à réaliser mon premier album : « Bass & Roots ».

Comment est venue l'idée du projet « Havana Meets Kingston » ?

De par mon amour pour la musique et les voyages. Depuis 2004, je visite régulièrement la Jamaïque. J'y enregistre et je rencontre pas mal d'artistes. J'ai des amis là-bas. En 2014, j'ai effectué un premier séjour à Cuba et j'ai réalisé à quel point les deux îles étaient proches physiquement, distantes de quelques centaines de kilomètres. Ce voyage n'a duré que dix jours mais il a changé ma vie. Le dédicé a eu lieu alors que j'étais assis dans un café à La Havane, un super endroit appelé El Chanchullero. Le bar jouait un Cd de rumba, une musique traditionnelle cubaine à base de percussions. Je rêvais et j'imaginais comment les sons des tambours nyahbinghi de Jamaïque pourraient sonner en les mélangeant avec de la rumba. J'ai réalisé que ce serait cool d'intégrer les deux styles, et je me suis demandé si cela avait déjà été fait auparavant. De retour en Australie, j'ai effectué quelques recherches. Et j'ai constaté qu'il n'y avait jamais eu d'initiative regroupant des musiciens jamaïcains à Cuba, et vice versa. J'ai donc réfléchi au projet.

« Melbourne Meets Kingston » vous a donc servi de matrice

C'est drôle que vous évoquiez ce sujet. Pas vraiment ! Mais je réalise maintenant que le projet « Melbourne Meets Kingston », qui est le premier album entre des musiciens jamaïcains et australiens, m'a donné confiance. C'est une sorte d'esquisse d'« Havana Meets Kingston », une démarche moins ambitieuse

Quels sont les points musicaux communs entre Cuba et la Jamaïque ?

Ces contrées génèrent les meilleures musiques du monde. Ce sont des gens incroyablement doués, dotés d'un amour profond pour la musique et la culture. Ils aiment aussi le rhum ! Plus sérieusement, les racines des musiques jamaïcaines et cubaines sont profondément liées à l'histoire de l'Afrique. Avant la révolution cubaine et l'embargo, il était facile de voyager entre la Jamaïque et Cuba, donc il y avait beaucoup d'échanges entre les musiciens. Cela a vraiment changé à partir des années 50. Chaque île a développé son identité musicale. Puis a vu naître des scènes autonomes. Pour résumer, dans les années 70, la musique jamaïcaine a focalisé sur la basse, avec un son plus spacieux. Tandis que la musique cubaine est devenue plus complexe, avec un rythme plus soutenu et fortement influencé par le jazz. La Jamaïque a développé une culture du sound system. Les musiciens ont ainsi profité des innovations technologiques en donnant naissance au dub. Alors que les Cubains sont restés concentrés sur leurs talents. Mais en conservant des techniques assez traditionnelles.

Comment expliquez-vous une telle effervescence artistique, sur des territoires aussi réduits ?

Cela tient à quelque chose qui est dans l'air, dans la terre et dans l'eau. C'est un endroit où l'énergie et la créativité sont bouillonnantes. Vous le sentez dès que vous descendez de l'avion. Lorsque la science sera en connexion avec les connaissances des autochtones, elle sera probablement en mesure de démontrer qu'il y a des champs avec des énergies spéciales à ces endroits-là.

Réunir ce super groupe a dû prendre du temps...

Pas tellement. La bonne musique se propage comme le feu. L'information circule rapidement. Tout le monde a vraiment aimé le projet. Sly et Robbie ont été les premiers à dire oui. Et à partir de là, tout s'est synchronisé.

Les sessions d'enregistrement sont-elles le fruit de bœufs ou ont-elles été planifiées ?

Les deux. Avec de tels musiciens, c'est nécessaire de planifier au début. Puis vous laissez la magie opérer. J'espérais enregistrer un album de quinze à vingt titres, en dix jours. Finalement, nous avons enregistré plus de trente morceaux. Et le résultat donne deux albums qui valent le détour, quelles que soient les sessions.

Comment se sont déroulées les rencontres avec des interprètes comme Maikel Ante ou Prince Alla ?

J'ai d'abord rencontré Prince Alla à Londres. C'était en 2007. Et nous sommes restés en contact. Nous avons enregistré pas mal de beaux titres ensemble. Et nous nous sommes dit qu'un jour nous réaliserions un album. C'est un « gentle giant ». Un homme grand et fort mais de nature calme. La dernière chanson de l'album, « Row Fisherman Row », est une de mes chansons roots reggae préférées, un titre classique. Maikel Ante est, quant à lui, un chanteur cubain fantastique, qui est venu aux sessions à La Havane, le premier jour de l'enregistrement. Il apparaît plusieurs fois sur l'album. Il est excellent sur notre deuxième single : « El Cuarto De Tula ».

Un commentaire concernant « 410 San Miguel », le morceau interprété par le guitariste jamaïcain Ernest Ranglin ?

C'est une composition originale. C'est le premier titre enregistré à Cuba ! Il donne le ton pour l'ensemble du projet. Nous avons dubbé les parties d'Ernest chez lui, dans sa belle demeure à la campagne, près d'Ocho Rios à la Jamaïque. Ernest est une légende vivante. Et l'une des figures les plus importantes pour le développement du reggae. Son jeu sur ce titre est particulièrement impressionnant.

« Carnival » fait la part belle à la nouvelle scène musicale antillaise...

« Carnival » est le premier single de l'album. Randy Valentine et Solis sont brillants. Nous venons juste de terminer la première tournée avec eux en Australie. Les concerts étaient incroyables. C'était la première fois que Solis voyageait à l'Ouest, hors de la Caraïbe. C'était merveilleux de terminer les concerts avec cette chanson et d'entendre la foule chanter en agitant les mains.

On présente ce projet comme une première. Pourtant les Skatalites ont déjà tissé des liens culturels avec Cuba au travers de titres comme « Suavito » ou « Fidel Castro »...

Oui et Laurel Aitken, le parrain de ska, est né à Cuba d'un couple mixte, jamaïcain et cubain. Comme Rita Marley, qui est née à Santiago de Cuba ! Cette influence est présente, bien que je n'aie pas inclus de morceaux de ska sur l'album. On ressent aussi le bon vieux rocksteady dans une chanson comme « La Sitiera ». La direction de ce projet est toutefois plus large : il s'agit de mêler les racines jamaïcaines et la culture du sound system avec les influences du jazz et la touche virtuose propre à la musique afro-cubaine.

Avec quel équipement avez-vous travaillé ?

Tout a été enregistré sur du matériel deux pouces, avec des anciens micros Neumann, aux studios Egrem, à La Havane. Nous avons mixé l'album avec une SSL et des machines vintage, en Australie. L'album a une chaleur et un grain que vous n'entendez plus trop aujourd'hui. Je l'ai mixé comme un vieux disque de jazz.

Les sound systems sont-ils actifs en Australie ? Est-ce encore possible de faire un sound system sauvage sur place ?

C'est pareil qu'en Europe où vous devez esquiver avec les autorités. Sinon il y a une petite scène dédiée à la culture sound system et au reggae en Australie. Les soirées sont organisées dans des entrepôts. Nous pouvons y faire la fête toute la nuit sans trop de problèmes.

Etes-vous adepte de la culture rastafari ?

Chacun mène sa barque. J'ai un profond respect pour tous les aspects de la culture jamaïcaine, qu'il s'agisse de musique ou de spiritualité. Je me décrirais comme un homme spirituel, mais pas adepte d'une religion en particulier. Toute personne détient sa vérité. Elle ne doit pas être limitée à des religions, des dogmes ou à des systèmes de croyances humaines. La nature offre le plus grand enseignement, à mon sens.



Achetez-vous des vinyles ? Si oui quelles sont vos dernières découvertes ?

Je collectionne du vinyle depuis l'âge de quinze ans. Ma collection est composée de disques de jazz, de blues, de musique classique, de reggae, de dub et de vieux vinyles de Bollywood. Mes derniers achats sont des vieux sons de roots reggae achetés en 7 inch à Tokyo. Et quelques 7 inch offerts par des amis parisiens. Je viens également de me procurer une copie de l'excellent « No Surrender » de Monkey Marc. C'est un remix extrait de l'album « Born A King » avec Sizzla, que j'ai produit en 2014.

Constatez-vous un engouement pour le vinyle ? De nouveaux disquaires ou conventions apparaissent-ils à Melbourne ?

Melbourne possède une scène musicale riche. Les gens aiment la musique et les bars. Et Melbourne réunit ces deux aspects.

Avez-vous souvent joué en France ?

J'ai récemment tourné en Europe, notamment à Paris et au Reggae Sun Ska Festival de Bordeaux. C'était mon troisième concert sur place. J'aime tout ce qui a trait à la France. Ils apprécient la bonne nourriture et la bonne musique.



Où résidez-vous ?

Je suis Australien. C'est ma nationalité. Je voyage beaucoup, et j'aime ça. En fait les deux dernières années, j'ai passé beaucoup de temps à Cuba. Mais l'Australie est toujours ma maison...

Votre point de vue sur la scène jamaïcaine du jour ?

Elle me manque. Toutes les bonnes soirées roots organisées à Kingston, chez Gabri le dimanche soir... J'espère y être de retour en février 2018, pour faire des concerts et entrer en studio. Histoire de faire le plein de basses...

Et concernant Cuba ?

Le jazz est tellement vivant à Cuba. Les musiciens sont incroyables, parmi les meilleurs du monde. Écoutez donc tous les vieux sons, la salsa et les nouveaux styles comme la timba. Vous l'entendez partout à La Havane. Les groupes sont incroyables. Cuba c'est vraiment un autre monde. Qui ne ressemble à rien de connu. Je suis impatient d'y retourner.

Vos projets ?

Je prépare le deuxième volume d'« Havana Meets Kingston » ! Il est déjà à l'étape du mixage et sonne incroyablement bien. Je travaille aussi sur un album de remix et de dub lié à ce projet. Et sur une tournée avec un orchestre, en 2018. Il s'agit d'un super groupe avec Sly et Robbie et des membres d'Inna De Yard, du Buena Vista Social Club ou du projet Havana Cultura... Nous seront en tournée australienne en mars. Et espérons-le en Europe, courant 2018. Cela va être un groupe singulier, comme rarement vu. Restez informés !



**APO
LLO
BRO
WN**

PRODUCTEUR INFLUENCÉ PAR PRIMO ET DJ MUGGS, APOLLO BROWN INSUFFLE UN VENT DE FRAICHEUR AU BOOM BAP 90'S. FIDÈLE À LA MAISON MELLO MUSIC GROUP, IL A DÉCIDÉ DE NE PAS SE FAIRE OUBLIER. DEPUIS 2010, IL CUMULE LES BEATS POUR O.C, SEAN PRICE, D12, RAS KASS, UGLY HEROES... OU PLUS RÉCEMMENT POUR PLANET ASIA. CHAMPION DANS L'ART DU DIGGIN' ET DU SAMPLING, LE BEATMAKER DE DETROIT ÉTAIT À PARIS, À L'OCCASION DE L'EASY TRUTH TOUR, AVEC SKYZOO. NOUS L'AVONS RENCONTRÉ LORS DE SON CONCERT AU BATOFAR.

Tu dis être tombé amoureux du hip-hop durant les années 90 grâce à Dj Muggs et Main Source. As-tu rencontré ces créateurs ?

J'ai rencontré, à un moment ou un autre, la plupart de mes idoles. J'ai eu la chance de collaborer avec un bon nombre d'entre eux, ce qui m'a permis de profiter de leur savoir-faire et de leur expérience dans l'industrie du disque. Avec certains, on a partagé des scènes ainsi que des histoires. Parfois on a eu l'occasion de se poser pour discuter longuement. Une idole que je n'ai pas encore rencontrée, c'est Dj Muggs. Mais ça se fera un jour !

Quelles sont tes relations avec Mello Music Group et comment font ils pour t'épauler ?

MMG, c'est comme ma deuxième maison. Et mon cœur y réside. C'est ma famille. J'en fais partie depuis presque huit bonnes années. Et je ne compte pas quitter la maison dans un avenir proche... Tout a commencé en 2010, quand Michael Tolle m'a contacté pour intégrer les débuts du label. D'ailleurs je ne sais toujours pas comment il s'est procuré mon numéro...

Concernant le web, certains artistes pensent que les labels ne servent plus à rien. Qu'en penses-tu ?

Je ne pense pas que les maisons de disques soient devenues obsolètes. Ça dépend vraiment de ta situation et de ce que tu attends d'un label. Chaque artiste est différent et les conditions peuvent varier, alors les avis sur le sujet varient aussi. Certains n'ont pas besoin d'un label mais, perso, je suis content d'avoir le soutien de Melo. Ils m'ont aidé à construire mon identité, et m'aident à mettre ma musique entre les mains de tous les amateurs de hip-hop. Aucune doléance à faire !

Dans le documentaire « The Game », Ice-T dit que nous sommes à l'aube de la musique gratuite. Es-tu d'accord avec ses propos ?

Je n'ai pas vu le documentaire, donc je ne sais pas exactement de quoi il parle. Mais je ne donne pas ma musique gratuitement. Je travaille trop dur, c'est un métier. C'est comme ça que je mets de la nourriture sur la table, des vêtements sur le dos de mes enfants et un toit sur leurs têtes.

Je pense que les artistes qui se contentent de diffuser leur musique gratuitement compliquent la tâche des autres artistes, qui tentent de gagner leur vie. À cause de ça, à l'avenir, les fans vont s'attendre à la musique gratuite. Mais non, pas chez moi. Ma musique doit être à la hauteur, pour justifier chaque centime dépensé. Musique, c'est là où mon cœur est vraiment.

Ton processus pour produire un beat a-t-il évolué ? Utilises-tu encore le soft Cool Edit ?

Si une machine n'est pas cassée, je ne la remplace pas. On ne change pas une équipe qui gagne ! J'utilise toujours Cool Edit comme outil principal, oui. Mais j'ai complété avec Maschine, un Roland XP-50 et un Microkrog. J'ai définitivement amélioré ma façon de produire depuis les années 90. Mais je serai toujours Apollo Brown. Je serai toujours là en train de produire de l'émotion...

As-tu beaucoup de vinyle et en achètes-tu ?

J'achète toujours des vinyles. Je me considère comme un crate-digger, oui, mais pas comme un collectionneur. Je ne garde que dix caisses de disques à la fois, et la plupart valent chers, ou sont tout simplement des disques incroyables. La plupart des vinyles que j'achète, je les ramène à la boutique. Ils retournent dans les bacs. J'aime le diggin'. Donne-moi quatre heures avec ma platine portable et je serai parfaitement dans mon élément.

Est-ce ta seule source de sampling ? Travailles-tu la programmation au clavier ?

Tout dépend de l'album, de l'artiste et de l'ambiance que je veux pour une chanson ou un album. Tout est au cas par cas.

“ La plupart des vinyles que j'achète, je les ramène à la boutique. ”

Quel est ton meilleur souvenir en studio ?

L'une de mes séances de studio les plus mémorables était probablement celle qui concernait l'album « Trophies » avec O.C. Il est une légende du hip-hop. La classe. J'hallucine tout le temps. Nous sommes sortis de ce donjon avec un classique.

Fréquentes-tu encore les battles de beatmakers ?

Je me suis retiré des battles en 2009, quand j'ai gagné la Red Bull Beat Battle à Detroit. C'était la plus grande scène du genre aux États-Unis et j'avais l'impression de n'avoir rien d'autre à prouver. De plus, je voulais me concentrer entièrement sur la production de chansons, d'albums et ne pas rester bloqué sur des beats conçus pour impressionner les fans des battles. Créer de la musique, c'est là où mon cœur est vraiment.

Tes récents coups de cœur ?

Je n'écoute pas beaucoup de hip-hop, malgré ce qu'on peut croire. J'apprécie toutes sortes de musiques. Du rock psychédélique des années 60, de la soul des années 70, de la musique alternative des années 80, du R & B et bien sûr du hip-hop des années 90. J'écoute des groupes comme Tame Impala et Imagine Dragons. J'adore Anderson Paak et Raheem Devaughn. Je fouille un peu partout.

Tu es aussi fan de sneakers. Quel est ton modèle favori et pourquoi ?

Je suis un grand fan des Air Max 90's, des Huarache et des New Balance 998. Je kiffe les runners. Pas trop les baskets, même si j'ai quelques paires de Jordan. Les III, IV et VI sont mes favorites. J'aime également les Air Max, les ACG Trainers. Et Adidas est en train de tout déchirer avec ses sorties lifestyle. Sinon, j'ai quelques Yeezy V1 et quelques paires de NMD. J'ai beaucoup de chaussures.

Et le tatouage, est-ce une réelle passion ou bien est-ce pour le style ?

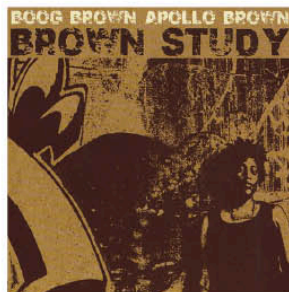
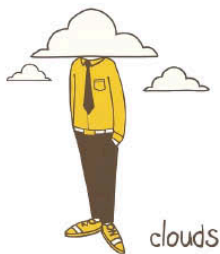
Je suis un grand fan de tatouages depuis le lycée. C'est quelque chose que j'ai toujours utilisé comme forme d'expression. Plus jeune, ce n'était pas tellement une forme de rébellion pour moi, parce que mes parents étaient carrément cools, et ils en avaient aussi. J'aime juste les tatouages qui sont significatifs et bien faits. J'ai quelques ratés, mais qui n'en a pas ? C'est la vie. Je vais toujours avoir des tatouages, en revanche pas sur le visage.

Un dernier mot ?

Allez chercher et écoutez tout ce qui renvoie au nom Apollo Brown ! 2018 va être une année très riche. Alors restez branchés !



Apollo Brown & Skyzoo





LEEROY

LEEROY EST PLUS CONNU EN TANT QUE RAPPEUR DU SAÏAN SUPA CREW QUE POUR SON TRAVAIL DE BEATMAKER. ET POURTANT, À L'EPOQUE, IL AVAIT DÉJÀ PRODUIT QUELQUES INSTRUMENTAUX. APRÈS « BOLLYWOOD TRIP » EN 2006, PUIS « AFRICAN TRIP » EN 2009, IL EST DE RETOUR DANS LES BACS. AVEC « FELA IS THE FUTURE », IL REND HOMMAGE AU BLACK PRESIDENT, À L'OCCASION DES VINGT ANS DE SA DISPARITION. IL A AINSI EU L'HONNEUR DE RÉENREGISTRER À LAGOS DES SESSIONS DE L'INVENTEUR DE L'AFROBEAT. L'OCCASION DE SE REMÉMORER LES MULTIPLES COMBATS DE FELA KUTI ET DE PRENDRE DES NOUVELLES DE LEEROY KESIAH.

À l'époque du Saïan Supa Crew, tu faisais déjà du beatmaking. De quand date cette passion ?

Depuis le début, en 1999. Féfé et moi, on a commencé à toucher les machines grâce à Dj Fun et Alsoprodby alias Arnaud qui a réalisé le premier album du Saïan Supa Crew. Et là j'ai acheté ma première MPC 60 et un S 950. Féfé, c'est pareil. Il a produit « Raz de Marée », son premier titre, sur « R ». Et moi c'était entre les deux albums. On avait un Atari 520 ST pour séquencer, avant d'utiliser Cubase, fin 99 début 2000. Ça date.

Depuis tes début tes machines, softwares et processeurs ont-ils évolué ?

Oui, bah oui forcément. J'ai commencé au sampler, un S 950 d'Akai. Après il y a eu la MPC 60, la MPC 2000 vite fait. Puis j'ai eu la SP-12. Et maintenant je fais tout avec Pro Tools et avec un Push sur Live. Je l'utilise pour m'enregistrer. Et Féfé est sur Logic.

Est-ce que ta collaboration avec l'ingénieur du son Jean-François Delort, pour ton Ep « Château Rouge », t'a permis d'apprendre quelque chose de particulier ?

Oui. Il faut savoir que c'est une mine d'informations. De toute façon on apprend toujours. Il a une oreille folle, sa méthodologie, sa manière de faire, sa musicalité. Il va trouver le guitariste qui va pouvoir rejouer le riff. Oui j'ai beaucoup appris, beaucoup grandi. Si bien qu'une fois fini le travail, nous avons bidouillé des beats ensemble.

Également pour le projet « Leeroy Presents Fela is the Future » ?

Non. Pour ce projet il est intervenu parce que sur le morceau de Nneka il y avait une programmation qui faisait partie d'un ancien instru nous appartenant. Et donc il a participé indirectement. Mais grosso modo, oui : j'ai grandi comme un fou, en 4 ou 5 mois de collaboration avec lui.

As-tu déjà produit des beats pour d'autres artistes ?

Oui, et ça fait longtemps que je ne l'ai pas fait. À l'époque, j'ai travaillé pour Daddy Mory de Raggasonic. C'est le seul dont je me souviens. Ça va me revenir... Après il y avait toujours un des membres du SCC qui intervenait sur les beats. Nous avons collaboré avec les Américains : Cella Dwellas et Brand Nubian... C'étaient d'abord des beats pour eux. Puis après nous nous sommes incrustés dessus.

Comment est venue l'idée du projet « Leeroy Presents Fela is the Future » ?

C'est un pur hasard ! Je me suis retrouvé avec un pote qui revenait du Nigeria, où il avait bossé avec Aleqs Notal (Ex Dj Karve, Ndlr) pour un projet plutôt electro sponsorisé par Red Bull. J'ai pris une claque. Je me suis dit qu'il fallait faire un truc avec la musique nigériane. J'ai donc pris rendez-vous avec BMG. J'étais avec le directeur artistique, Sylvain Gzaignes. Et là je lui dis : « S'il y a quelque chose à faire c'est sur Fela ». Et il m'a répondu : « Dit donc, Fela c'est chez nous ». Voilà bim boom ! J'ai commencé à travailler, à mettre en boucle. J'ai bidouillé, découpé en cachette pendant deux semaines. Puis après, je lui ai fait écouter. Et bingo ! Je l'ai interrogé : « Alors qu'est qu'on fait. On va là-bas ? ». Et Sylvain m'a dit : « Ok, allons là-bas ». Je lui demande : « On met des invités dessus ? ». « Bah oui » me répond-t-il. « Bah qui ? » : « Bah déjà la famille, Seun, Femi... ». Ça c'est vraiment passé comme ça ! On voulait vraiment faire un projet à la ramassée, fulgurant, ne pas trop être sur le long terme. Nous avons travaillé en mode hip-hop style. C'était rapide. Nous avons décidé fin 2016. Nous avons laissé passer Noël... Nous voulions partir en mai. Et finalement nous sommes partis en juin 2017, pendant vingt jours. Nous avons fait 5 ou 6 jours de studio, pas plus. Nous avons fait un clip, vraiment à la ramasse. Bon moi j'ai bossé en amont et après. En juillet on a mixé. En août on a masterisé. Et c'est sorti le 10 novembre.

Considères-tu ce projet comme un album de remixes, de re-edits ?

Hum, c'est un vrai mélange des deux. Je me suis éclaté à désacraliser l'œuvre pour prendre un couplet là, etc. Ce que détestait Fela, je pense, de son vivant. Il passait jamais en radio car la question était : « Quel moment de trois minutes ont passe de ton morceau ? ». Fela répondait : « Est-ce que tu coupes les morceaux de Mozart ? ». C'est pour cela que nous avons appelé cet album Fela is the Future, car Fela c'était déjà très fort. Et ça sera toujours très fort. J'ai essayé de faire quelque chose de moderne même si sa musique l'était déjà.

Tu t'es bien entouré. Quelles difficultés as-tu rencontré ?

Je n'en vois pas à part des problèmes techniques, là-bas. C'était aléatoire. Donc heureusement que j'avais mon ordinateur et ma carte-son parce que celle du studio ne fonctionnait plus. Ce qui est rare et bizarre. Finalement je me suis retrouvé dans un grand studio assez stylé, à enregistrer avec mon Mac. Pareil pour enregistrer avec Femi. C'était dans un autre studio, assez vétuste. Le mec, il ne reconnaissait pas mes sessions Pro Tools. Je lui ai demandé des câbles pour enregistrer avec mon ordi... Ce furent les seules difficultés. Honnêtement, tout le monde a joué le jeu. Nneka ce n'était pas prévu. Je l'ai vue entre deux portes. Je lui ai dit : « Viens sur l'album Fela is the Future ». Elle m'a répondu : « Mais c'est bizarre comme nom... ». Finalement elle a reçu les instrumentaux. Je n'ai plus eu de nouvelles d'elle. Puis, quelques jours après, elle est revenue vers moi et m'a dit : « C'est fait ! ».

« Leeroy Presents : Fela is the Future » est-il disponible en vinyle ?

Ouais. Je l'ai vu. Il est joli. Le visuel se prête au grand format. Lemi Ghariokwu, l'artiste emblématique et légendaire qui faisait les pochettes de Fela, a peint un tableau pour nous. La boucle était bouclée. Nous l'avons décliné en pochette.

Une tournée est-elle prévue ?

Oui, il n'y aura pas trois cents dates mais nous somme en train d'organiser cela. Nous avons déjà l'équipe de musiciens. Selon les plannings de Félé et de Noraa nous allons essayer d'avoir des gens. Seun Kuti a une tournée en février-mars ou mars-avril donc ça devrait coller. Et peut être Femi. C'est prévu.

À propos de Fela, peux-tu éclairer les lecteurs sur son combat ?

Alors, son combat il est vaste. Ça serait très long d'en parler. Mais Fela c'est quelqu'un qui s'est élevé contre l'oppression, notamment contre le général Obasanjo. Les généraux se suivent et les dictateurs avec, à mon sens. Je pense que ça a tout de même changé. Il s'élevait contre les accointances entre les hommes d'affaires et l'État, les militaires... Il s'élevait pour le peuple, contre les inégalités : son combat était multiple. Toute sa vie a été jalonnée par des emprisonnements, par des attaques. Il n'y a personne qui a eu une vie autant rock n'roll et militante que lui. Il y a eu des moments fous. En créant Kalakuta, Fela a déclaré son indépendance face au gouvernement nigérian...

Quel moment t'a le plus touché pendant ton séjour à Lagos ?

Quand je suis allé au Shrine. C'est le gros complexe que Fela a construit. Une salle de concert si tu veux.



Aujourd'hui c'est le New African Shrine, car le premier a été rasé, si je ne dit pas de bêtises. Bref, j'étais parti là-bas pour une projection du film « Félicité » d'Alain Gomis. Puis Femi est arrivé sur scène. À un moment, j'ai fait une pause dans ma tête et j'ai halluciné. Toutes les vidéos que j'ai vues de Fela se passaient là-bas... Ils étaient une vingtaine sur scène, avec une section de cuivres de 5 ou 6 mecs. C'était tribal et puissant. C'était l'armée impériale qui débarquait. J'ai pris une claque. C'était César qui débarquait !

As-tu un disquaire à conseiller à Lagos ?

Oui, il y a le Jazz Hall. C'est plus qu'un disquaire : il y a plein de bouquins. Tu peux écouter les disques, prendre un thé, t'installer. Le mec qui tient ça est une encyclopédie humaine. Bizarrement il y a des disques que tu n'as pas le droit d'acheter, notamment ceux de Fela. Ce ne sont pas vraiment des bacs : c'est un foutoir organisé. Mais quand tu demandes un disque, le mec est capable de te le trouver, tu ne sais pas comment. Il y a des disques neufs et d'autres poussiéreux...

Excepté Fela, connais-tu la scène afrobeat ?

Pas vraiment. Maintenant je connais Seun, qui est dans l'afrobeat 2.0. Même Tony Allen ne veut plus entendre parler d'afrobeat. Alors qu'il l'a créé avec Fela. Au départ je ne voulais pas faire de l'afrobeat. Un morceau de Fela c'est trop fort. J'étais battu d'avance. Je me suis éclaté en faisant une relecture. En essayant de trouver le bon gimmick.

As-tu déjà fait des Dj sets ?

Jamais. Mais ça pourrais m'éclater.

Alors comment ça va se passer en live ?

En live on rechant les parties de ceux qui ne sont pas présents. Hier, par exemple, avec Félé et Noraa nous avons fait quatre morceaux à la radio. J'ai chanté « Opposite People » à la place de Femi. Il faut savoir que je chante dans l'album. « Yellow Fever », je l'ai chanté en entier. Sinon ce sont des chœurs un peu noyés. Ou la chanson « Obé », qui est en yoruba. Je l'ai chantée en entier, soutenu par la choriste. Mon set, c'est ça : j'ai ma machine, mon Push. J'envoie les beats, des samples. Il y aura un percussionniste très fort qui s'appelle Julien Tekeyan. Et Mike Clinton à la basse, Ralph à la guitare. Ça va avoir de la gueule sur scène.

Achètes-tu du vinyle ? Si oui quelles sont tes dernières trouvailles ?

Oui j'achète des vinyles. Ma dernière trouvaille, c'était lors d'une vente, un truc un peu guindé, à l'Hôtel Drouot. Il y avait tout un pack de Daft Punk. Finalement les prix se sont enflammés, c'était trop cher. J'ai acheté le premier album des Daft Punk en cassette. Sinon qu'est-ce que j'ai acheté dernièrement... Un truc à la con d'un générique de télé. En fait on me l'a offert. Te rappelles-tu du dessin animé « Embrasse-moi Lucile » ? C'était un manga. La musique est composée par un groupe de rock : les Bee Hive. Il y a des instru de malade...

C'est ta prochaine thématique ?

J'aimerais bien (rires) ! Tu sais, à l'époque, j'avais commencé à faire une sorte de mixtape avec tous les génériques. Il y avait « South Park », etc. Je me suis amusé mais sans pousser l'idée...

Dernièrement quel producteur a réussi à te surprendre ?

Oh la la... Il y en a un qui m'a mis une petite claque. C'est 9th Wonder, un protégé de Pete Rock, dans « Rythm Roulette » (décembre 2015, Ndlr). En fait, c'est un projet où il bande les yeux des beatmakers et ils doivent choisir trois vinyles puis faire un beat en direct, quasiment. Sinon as-tu vu la battle sur Instagram de Swizz Beatz et Timbaland ? Tu vois que Timbaland est encore là. Pour moi, c'est lui qui a gagné, de loin. Mais Swizz Beatz sortait des bons trucs.

Es-tu toujours en contact avec Jakarta Rec. ?

Ah non. Mais j'aimerais bien !

Beaucoup de rappeurs bankable passent de la musique au cinéma. Félé prend cette direction. Et toi ?

J'aime faire le con, jouer la comédie. Je ne l'ai jamais fait mais pourquoi pas. Félé, il est vraiment dans un délire de réalisation. Il réalise ses clips. Il a des pures idées. Moi pas trop. Mais j'aimerais bien tourner, faire des sketches.

Sly, sous un autre pseudo, sort des morceaux en tant que beatmaker. Échangez-vous encore ?

Non mais j'ai trouvé son projet bien foutu. Il a toujours de bonnes idées. Il produit bien. Nous nous sommes croisés et nous avons chanté pour Guts, à la Cigale. Mais ce n'était pas prévu.

Pour finir, de quels privilèges bénéficies-tu en tant que producteur et rappeur ?

(Il cherche). En tant que beatmaker rien...

Arrête, ce n'est pas possible. Et en tant qu'artiste en général ?

Oui bien sûr ! Aller dans de purs studios, avec du pur matos. Déjà ça c'était notre rêve étant gamin. À l'époque, on avait un partenariat de fou avec Eastpak et Sennheiser. Ils nous fournissaient les oreillettes, les micros... Voilà pour les privilèges. Sinon effectivement nous allions partout sur la planète pour rapper et voir des gens. Ça n'a pas de prix. Il n'y avait pas les réseaux sociaux. Sinon tu nous aurais vu en République tchèque, au Chili, à Madagascar, en passant par la Scandinavie et la Russie. Des pays où personne n'allait comme la Roumanie... De vrais privilèges, c'est sûr.

Un dernier mot ?

Fela is the Future, mother fucker (rires).

“Au départ je ne voulais pas faire de l'afrobeat. Un morceau de Fela c'est trop fort. J'étais battu d'avance.”



FOCUS LABEL

FANIA - PART II

CONGAS, DESCARGAS ET REMIXES



VINGT ANS APRÈS SA CRÉATION, LA FANIA S'ÉTOILE AU PROFIT DE NOUVELLES SCÈNES LATINES. APRÈS LE DÉPART DE SES DEUX CRÉATEURS, JERRY MASUCCI ET JOHNNY PACHECO, LE CATALOGUE INVENTEUR DE LA SALSA VIT SURTOUT DE SES RENTES. UNE MONOTONIE JUSTE ROMPUE PAR QUELQUES TOURNÉES. AVANT QUE DIFFÉRENTS DJ'S COMME JOE CLAUSSELL, LOUIE VEGA OU BOSQ NE DÉCIDENT DE PRATIQUER DES RELECTURES SINGULIÈRES DE L'ENSEIGNE, AU TRAVERS DE REMIXES SOUVENT INSPIRÉS.

Dans les années 80, la Fania souffre de multiples distensions. Directeur artistique, Johnny Pacheco prend ses distances avec le label, même s'il continue de sortir des disques de sa composition. Et Jerry Masucci quitte la structure tout en gardant un œil sur son fonctionnement. C'est désormais l'homme d'affaires Ralph Mercado qui s'occupe de la firme. Autre point, l'apparition de nouveaux registres entame le règne du laboratoire musical new-yorkais. Le phénomène se traduit aux États-Unis par Miami Sound Machine et sa chanteuse, la pétulante Gloria Estefan. Cuba n'est pas en reste comme l'atteste le retour en grâce du son avec le vénérable Buena Vista Social Club. De son côté, l'Afrique conforte sa fascination pour les cuivres et les timbales (Orchestra Baobab, Laba Sosseh, Franco...) avec les excellents Africando. Enfin différents pôles de salsa croissent en Amérique du Sud. Le plus réputé est implanté à Cali en Colombie et sera popularisé en France par Yuri Buenaventura. Au-delà de ces révolutions sonores, le sort s'acharne sur la Fania: le chanteur Hector Lavoe alias La Voz s'éteint du SIDA en 1993. Et Jerry Masucci disparaît en 1997, après avoir relancé la formule avec la Nueva Fania. La prestigieuse maison d'édition connaît pourtant un regain d'intérêt en 1994, à l'occasion de son trentième anniversaire. La célébration se déroule notamment à Porto Rico, terreau du label.

Après un début de troisième millénaire plutôt morne, la Fania retrouve un souffle créatif en 2011. Une nouvelle équipe lance le premier tome de la série de remixes Hammock House. Produit par Joe Clausell, le Lp « Africa Caribe » fait mouche. Outre un mix complet, des personnalités comme Celia Cruz ou Eddie Palmieri sont réhabilitées. À l'instar d'autres courants comme le jazz et la collection « Verve Remixed » ou la morna de Cesaria Evora avec la compilation « Club Saudade », la salsa révèle les nouveaux sortiers du beat. Pour Michael Rucker, directeur marketing de la Fania, cette nouvelle phase de développement n'est en rien opportuniste : « Notre esprit est basé sur la fierté culturelle et sur le plaisir de jouer. On retrouve ces sentiments dans les paroles, lors des concerts mais également dans nos engagements sociaux. Il s'agit d'ouvrir le label à un autre public. Pour nous, le but est que cette marque soit encore présente dans 50 ans. Et qu'elle puisse transmettre des monuments comme « Comedia » d'Hector Lavoe ou « Siembra » de Willie Colon et Ruben Blades ».

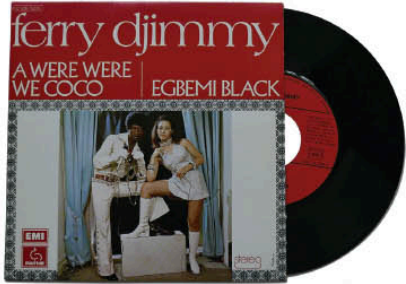
Sciseros 2.0

Les travaux diffusés depuis six ans sont à l'aune. Un nombre conséquent de créateurs internationaux comme Quantic ou bien encore Philippe Cohen Solal et son collectif Gotan Project subliment les titres originaux. Symbole du clubbing latino sous la bannière Masters at Work et neveu d'Hector Lavoe, Louis Vega décline sa pierre philosophale, soit l'immense « Nuyorican Soul », au travers de sélections bien senties. D'autres DJs moins connus mais tout aussi talentueux apparaissent, dans des cadres parfois singuliers. L'Espagnol Turmix s'est ainsi distingué au prestigieux MoMA. Et Bosq (lire Star Wax numéro 42) a sorti il y a quelques mois l'épatant « San Jose 51 », en compagnie de la Candela All-Star. Proluxe, le musicien prépare un album dévolu au patrimoine afro-colombien. Le disque paraîtra au printemps 2018 : « On aime Bosq, ce qu'il offre depuis maintenant quelques années. Sa touche de Dj-remixeur est incroyable. Elle réside en de nombreux titres inspirés par la Fania, mais orientés vers le dancefloor. Nous avons différents projets avec lui » confirme Michael Rucker qui insiste sur la bonne santé des rythmes tropicaux : « Ces musiques ne cessent de se développer, tant aux États-Unis que dans le reste du monde. Nous programmons une résidence mensuelle à New York appelée l'Armada Fania (photo ci-contre). Et puis un projet comme « Havana Meets Kingston » (fusion de reggae et de musiques cubaines réalisée par Mista Savona, Ndlr) nous conforte dans cette volonté de métissage. C'est comme ça que la salsa est apparue. Plus la musique se globalise, plus l'auditoire se développe... ».

Naturellement les récents projets défendus par la Fania sont disponibles en vinyle. Ici point de pressages vulgaires. Les remixes mis à disposition par la nouvelle génération de beat-makers sont autant de pistes pour les DJ's. Qui offrent depuis un nombre illimité de versions... Enfin les fans de l'âge d'or du label sont comblés avec la réédition de classiques de la salsa comme « Cosa Nuestra » de Willie Colon (et sa pochette qui recycle l'imagerie mafieuse), l'immuable duo « Celia & Johnny » ou bien encore le double album mythique de la Fania All Stars, en concert au Yankee Stadium dans les années 70.

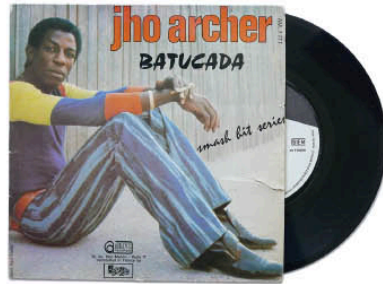
Version intégrale starwaxmag.com/fania-focus

RARE WAX PAR DJ CAROLL



Ferry Djimmy / A Were Were We Coco - Egbemi Black (1971 - Pathé EMI)

En provenance du Bénin soit l'ex-Dahomey, ces deux faces sont afro-psychédéliques. Elles sont dotées de guitares électriques et d'une rythmique enivrante mêlant afrobeat et rare grooves. La basse rock soutient ce track heavy afro-funk



Jho Archer / Batucada / (I Want To Go Home) But I Can't Get Back (1970)

« Batucada » est une samba au parfum soul vintage. Ce qui m'a touchée et ce qui fait la force de ce titre c'est cette interprétation crooner-soul. D'origine haïtienne, Jho a été danseur avant d'être chanteur. Il est décédé à Paris, en 2005.



Siagbo Dieudonné Eddie & Martine Blanchelle / Nounagnon - Mouletekpowo (SDE 003)

C'est un obscur chanteur qui n'a enregistré qu'un ou deux 45 tours. Le disco boogie de la face A m'a interpellée. C'est du lourd, avec cette voix pas très sûre voire limite. Un titre stimulant pour dancefloor happy. Derrière lui figure le fameux El Rego et ses Commandos. C'est en allant « digger » cher un dealer de disques un dimanche matin sur Paris que j'ai capté cette galette. Aucune date n'est précisée.



Airtto Fogo (AKA Sylvain Krief) / Jungle Bird - Black Soul 7' (1974 - CBS)

Ces deux titres ont été composés pour un ballet de Michel Fugain, à l'Olympia en 1974. Le succès de ces morceaux engendrera un 45 tours sur le label de Fugain, BBZ. C'est bien 70's, avec clavier Fender Rhodes dégoulinant et cuivres excitants. La face B, « Black Soul », est juste enivrante : les cuivres nous invitent à la danse, à l'extase. Le funk déballe toute sa puissance. On imagine bien les danseurs de Fugain dans leurs jeans moulants et patte d'eph. L'orgue Hammond célèbre une messe folle en se mêlant aux cuivres. Pas de temps mort pour ce moment psychédélique. Avec son aspect funky, on s'attend presque à ce que James débarque sur le morceau ! Lors d'une tournée du Big Bazar à Montréal, Sylvain Krief a eu le coup de foudre pour Québec. Il y est resté. Il y a fait découvrir la musique cubaine et a créé le Babalao Jazz Timba Band !

AU MITAN DES ANNÉES 70, ALORS ADOLESCENTE DANS LE « CH'NORD » DE LA FRANCE, CAROLL DÉCOUVRE LA JOIE DE FOUTINER DANS LES BACS DU DISQUAIRE DE SON QUARTIER. DE NOMBREUX GENRES SONT PASSÉS EN REVUE COMME LE JAZZ-ROCK ET FUNK, LA SOUL, LE BLUES PUIS LA BOSSA ET LA SAMBA. DURANT LES ANNÉES 80, EN PARALLÈLE DE SES ÉTUDES AUX BEAUX-ARTS, ELLE FRÉQUENTE ASSIDUMENT LA BOUTIQUE LILLOISE USA IMPORT. GÉRARD, LE TAULIER, LUI PERMET D'ENREGISTRER CERTAINS TITRES SUR SON MAGNÉTOPHONE AFIN DE LES DIFFUSER DANS SON ÉMISSION DE RADIO. SUITE À UN VOYAGE À MIAMI OÙ ELLE PARFAIT SES CONNAISSANCES EN MUSIQUES CUBAINES ET EN SALSA, ELLE DÉCIDE DE LANCER DES SOIRÉES LATINES. PRÉCURSEUR EN TANT QUE FEMME DJ, CAROLL MULTIPLIE LES GIGS. APRÈS AVOIR LANCÉ, AU DÉBUT DES ANNÉES 2000, LES SOIRÉES « BOARDING FLY TO RIO » ELLE PROGRAMME CINQ AUTRES EVENTS RÉGULIERS DANS LA CAPITALE DES FLANDRES. AUJOURD'HUI CETTE PASSIONNÉE NOUS COMMENTE SIX VINYLES RARES EXTRAITS DE SA COLLECTION.



The Heshoo Beshoo Group / Armitage Road (1970 - Columbia)

D'entrée de jeu, on sent qu'on va avoir affaire à une musique rebelle, avec cette référence visuelle à « Abbey Road » des Beatles. Ces musiciens sud-africains originaires des townships du Cap expriment leurs racines grâce au courant musical du jazz d'avant-garde du début des années 70 ! Tout l'album est une déclaration de créativité et de liberté, en plein apartheid. Bien qu'il n'y ait pratiquement rien à mettre de côté dans ce Lp, le premier titre, « Armitage Road » reste la piste phare. On la traduira par « Aller de l'avant avec force ». Le tirage a été très limité en Afrique du Sud et il a été édité en France peu de temps après sa sortie africaine. Ça reste un disque que l'on croise très rarement.



Acaryouman / Funky Kon'Sa (1984)

C'est Fort-de-France et l'Outre-mer qui débarquent avec un boogie joué par des synthétiseurs Yamaha 80's et des batteries digitales. C'est le premier titre de la face A, « Funk Around », qui m'a interpellée. Pourtant, j'avoue ne pas être fanatique des sons ultra-boogie de l'époque. En revanche la touche de jazz-funk et ce côté très dur, avec une basse à la Defunkt, font que l'on ne reste pas indifférent à ce disque édité sans label particulier. Le track « Si Ou Ladjé Moin » figure sur « Digital Zandoli », la compilation réalisée par Julien Achard de Digger's Digest et Nicolas Skliris, ex-Superfly Records.



Ajate / Abrada (Lp/Cd/Digital)

La société nantaise 180g, qui propose des solutions pour le développement de labels ou d'artistes, inaugure son propre catalogue. Cette maison se spécialise en musique japonaise et signe le deuxième album d'Ajate. Les dix musiciens ont enregistré à Tokyo les 6 pistes d'« Abrada ». Elles sont soutenues par une basse particulièrement efficace sur « Okamin ». Et sont illustrées par des percussions comme l'odho, le shime-taiko et le kane. L'autre singularité réside dans l'usage de deux instruments en bambou conçus et fabriqués par John Imaeda, le leader du groupe. Le piechiku, inspiré d'instruments à cordes africains, et le jahte (sorte de balafon) sont customisés et préamplifiés afin d'y ajouter de la distorsion. La guitare, bien mélodique, jouée par Taro Yamashita, puis les chants féminins et masculins, exclusivement en japonais, offrent un résultat inédit où fusionnent l'afrobeat, la musique traditionnelle japonaise et une touche de funk. Autant surprenant qu'entraînant. Indispensable pour les fans d'afrobeat. Le seul bémol est le risque de perdre de la puissance en pressant les quarante minutes de cette œuvre sur les deux faces d'un 12 inch... Certifié rare et fat par Star Wax. (Supa Cosh...)

V.A. / Black Man's Pride (2xLp/Cd/Digital)

Après avoir catalysé le ska et le rocksteady, le label Studio One a largement contribué à la naissance du reggae. Apparu à la fin des années 60, cet épisode est marqué par un ralentissement du tempo jamaïcain et par l'amplification du discours rasta. Une séquence charnière révélée par « Black Man's Pride », la nouvelle compilation du label Soul Jazz. Artisan de cette révolution musicale, le délicat Alton Ellis délaisse les symphonies de poche tropicales pour un discours politique trempé qui donne son nom à l'anthologie.

Futures signatures à l'export, Dennis Brown et le trio vocal The Gladiators délivrent, avec « Created by the Father » et « Roots Natty », deux morceaux particulièrement fébriles. Alors que The Heptones accrochent l'oreille avec « Equal Rights », leur classique de 1968 et ses percussions nyahbinghi. Enfin, malgré la présence de fins mélodistes comme Glen Miller ou Freddy McGregor, c'est surtout Dudley Sibley qui tire son épingle des dreadlocks avec « Love in our Nation ». Rythmé par des chœurs catchy, ce titre est annonciateur des productions pop-reggae de John Holt (ici présent) et de Ken Boothe, avant que ces derniers ne ravagent les charts britanniques. Passionnant. (Vincent Caffiaux)

Sibusile Xaba / Unlearning - Open Letter to Adoniah (Lp/Cd/Digital)

Symbolisée par des figures comme Abdullah Ibrahim (alias Dollar Brand) ou Hugh Masekela, la très riche scène jazz sud-africaine télescope, depuis des décennies, tradition et arrangements sophistiqués. Sibusile Xaba ne déroge pas à la règle. Pourtant a contrario de nombre de ses contemporains, d'inspiration urbaine, le guitariste assume l'héritage séculaire du KwaZulu-Natal. Il intègre ainsi à ses travaux des ingrédients musicaux comme le répertoire folk maskandi, la connexion malombo et Jaluba. Deux albums live (reliés en un coffret Cd) composent ce coup d'essai. « Unlearning » met en évidence le style aventureux de Sibusile Xaba et de sa première formation. Si l'approche est moderne, elle est nourrie par des vocaux ensorcelants et notamment un scat en prise directe avec les éléments. Une quête spirituelle exprimée par le fantastique « Bearer of Seed », via le syncopé « Internet Dance » ou bien encore avec le tendre « Empress Lea ». Dédié à son fils, « Open Letter to Adoniah » confère une dimension lyrique supplémentaire confirmée par le morceau-titre et l'impeccable « Angisenalutho ». Alors que « Nomaphupho » nous transporte dans le bush avec ses arrangements hypnotiques. (V.C.)

Shcaa - Traian Chereches / Prelude (Ep)

Voir émerger un nouveau label est toujours une excellente nouvelle. Surtout quand ce label, Oxmose, porté par Paul Allemand, jeune passionné normand, s'avère être une niche de nouveaux talents intéressants. Une musique électronique pointue, avant-gardiste et explorant autant le folktronica ou une house marginale, loin du format 4x4. La première référence d'Oxmose est aussi un pont entre artistes et Djs parisiens et roumains. La scène electro de Bucarest étant bien vivace. Concernant la face A, pour vous donner une idée, vous mélangez Ry Cooder, David Lynch et Murcof et vous avez cette longue plage de dix-neuf minutes signée du Parisien Sacha Khalife aka Shcaa. En face B, le Roumain Traian Chereches livre « Cage », une plage deep jazz plutôt abstract samplant « Leaving Las Vegas » de Mike Figgis. Un travail que ne renierait pas Matthew Herbert. Voilà un vinyle exigeant et inclassable. À découvrir ! (Dj Barney from Vernon)

S.-R. Kovo N'Sondé / Cris et Courts Écrits (Soul Alcool) - (Cd/Digital)

Après une première expérience discographique menée il y a une vingtaine d'années avec les 7 Corrompus, Kovo N'Sondé alias Kovo M22 revient avec un album solo marqué par le slam : « Cris Et Courts Écrits (Soul Alcool) ». Accompagné par l'incontournable Christophe Chassol et par Alice Orpheus, l'interprète s'approprie la dub poetry (tout du moins dans l'esprit) avec « Splendide Banlieue » et « B Comme Boire », d'après une réflexion de Gilles Deleuze. Les déclamations des « Spirales De l'Absence » ou de « Traversée » font écho à la scansion improvisée des écrivains beat lorsque ces derniers mixaient prose et bop. Et deux short stories comme Crépusculine » et « Dublin » affirment une plume exigeante, loin de la logorrhée parfois observée dans le milieu. Afropeén revendiqué, Kovo M22 dévoile un tissu culturel riche. C'est le cas de « L'Ivresse... » où il sample directement la voix bourru de Jean Gabin, période « Un Singe En Hiver ». Et de « Garrincha », plage rythmée par les tambours issus du candomblé, un culte syncrétique sud-américain voisin du vaudou ou de la santería. Cette autoproduction est complétée par un recueil illustré par le père de l'auteur. (Vincent Caffiaux)

Agnes Obel / Stretch Your Eyes - Quiet Village Remix (Ep/Digital)

Un peu de douceur dans ce monde de brutes ! Prenez la pianiste et chanteuse danoise Agnes Obel, ajoutez une bidouille jubilatoire du duo Quiet Village et vous obtenez un disque ambient jazz du plus bel effet. « Stretch Your Eyes » est tiré du dernier Lp en date de la chanteuse berlinoise d'adoption, « Citizen of Glass », sorti l'an dernier.

Il est restructuré magistralement par Matthew Edwards (Radio Slave, Rekid...) et son acolyte. Habitué des ambiances nonchalantes, spacey disco et cinématiques, Quiet Village livre ici son plus beau remix. Celui-ci se déclinant aussi en une version ambient a cappella bien frissonnante, sorte de réminiscence new age. À chaque fois que l'univers d'Agnes Obel télescope celui de l'électronique, ça fait mouche. Indispensable pour les amoureux du genre. (Dj Barney)

9 O'Clock / Escape (Ep/Digital)

Depuis les années 80, le scratch existe principalement grâce aux compétitions. Attention on me signale dans l'oreillette que les loopers, c'est cool et que ça stimule aussi la communauté ! À mon avis le turntablism prend toute son essence grâce au live à plusieurs mains. 9 O'clock fait partie de ces collectifs de platinistes encore trop rares. Souvent ces trios ou quatuors débutent en faisant des remixes, jusqu'à des compositions originales. Dans la lignée des travaux de BNN ou C2C, 9 O'clock creuse, à son tour, les sillons en quête d'identité. Selon cette logique, le trio composé d'Aociz, de Dj Hertz et de Mr Viktor (retiré des battles depuis 2015), propose un deuxième Ep. À la première écoute d'« Escape », il est évident de constater que les sonorités sont toujours très digitales, surtout en streaming. En revanche, la formation ne sombre pas dans la trap et se démarque en invitant d'autres musiciens. C'est le chant qui est à l'honneur : d'abord masculin avec Quinze sur « Glow », ou avec Sean Hutchinson sur « Fire ». Puis féminin avec Centaure sur « The Rivers Flows ». Ou encore avec Rebecca Meyer sur « Escape ». Ici la rythmique typée house s'accélère et ils s'amuse à scratcher habilement la voix. À l'exception du dernier morceau, « Moonbow », plus funky et instrumental, les titres font à peine trois minutes. Les basses sont puissantes mais une écoute du vinyle aurait été appréciable... À noter que des skip proofs sont en bonus pour la version vinyle. 9 O'clock soigne son image et a de fortes chances de trouver son public et de devenir une référence en bass music-r'n'b. Un genre encore peu développé chez nous mais qui est représenté, outre-Atlantique, par la chanteuse Kelela. À suivre...

V.A. / Havana Meets Kingston (2xLp/Cd/Digital)

Véritable mosaïque culturelle, le répertoire caribéen n'en finit pas de se renouveler. Ainsi « Havana Meets Kingston », le récent projet de Mista Savona, est un bon indicateur du dynamisme artistique local. Pour cette rencontre, le producteur a convié une vingtaine de musiciens cubains et jamaïcains, parfois prestigieux. Si l'initiative n'est pas nouvelle (le ska s'est notamment imprégné de latin jazz), jamais une telle fusion n'était allée aussi loin... Chronique intégrale à : <http://starwaxmag.com/havana-meets-kingston/>



Dj Kiten

Top 5 nouveautés

- Saba " Bucket List Project "
- Mick Jenkins " The Waters "
- A Tribe Called Quest "We Got It From Here... Thank You 4 Your Service "
- Aesop Rock " The Impossible Kid "
- J.Cole " 4 Your Eyes Only "

Top 5 oldies

- Eric B. & Rakim " I Ain't No Joke "
- Grandmaster Melle Mel & The Furious Five " Step Off "
- Ice Cube " You Know How We Do It "
- Guru " Something In The Past "
- Queen Latifah " Fly Girl "

Premier disque vinyle acheté

Je crois " Homebase " de Dj Jazzy Jeff & The Fresh Prince

Top 3 beatmakers

Difficile ! Q-Tip, Dj Quik, Timbaland

Ton festival favori

Graffiti Festival

Ton premier booking

En 2006 au Towers, un petit club local

Un club-bar à recommander à Athènes

Superfly

Tes sneakers favorites

Air Jordan I et III

Un verre de

Milkshake

Ton disquaire préféré

Zacharias à Athènes

Ton Mc favori

Probablement Q-Tip

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Designer de toys (rires). Je le fais déjà !



Nik Weston

Top 5 nouveautés

- Funkadelic " Reworked By Detroiters "
- Biosis Now/Afro Train " Bahamas Funk Vs Ivory Coast Afro Funk "
- Dego & Kaidi " A So We Gwarn " Lp
- Ondeno " Mayolye "
- V.A. " Tokyo Nights Female J-Pop Boogie Funk : 1981 To 1988 "

Top 5 oldies

- Gato Barbieri " Fiesta "
- Finney-Mo " Shake That Thing "
- The U.M.C 's ! " One To Grow "
- Ingram " That's All ! "
- The Harvey Avene Dozen " Make Out "

Premier disque vinyle acheté

Eddie Floyd, " Big Bird "

Top 2 de ton label Mukatsuku

Biosis Now " Independent Bahamas " et Ron Henderson " I'll Be Around "

Ton label favori

Blue Note

Pour te chausser, une paire de

Nike Dunk Baroque, j'en suis à ma douzième paire

7 inch ou 12 inch

12 inch toute la journée

Ton festival favori

The Big Chill

Aimes-tu les re-edits

Aujourd'hui ça m'ennuie mais j'en ai fait 150 en douze ans, pour mes dates

Quel privilège as-tu en tant que Dj

Occasionnellement des vinyles offerts

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Un métier lié à la cuisine



Primărie

Top 5 nouveautés

- Olivian Nour " Omaigod "
- Metafore " Decisions9 "
- Delaj " Coucounon "
- Crescent " Imaginations "
- Bizar AKA Biteanu " InSfarsit "

Top 5 oldies

- Venda " Together " Mihai Pol Remix
- Suolo " Munny "
- Herck " Splendorious "
- Ifodee " Voiebuna " Petrut Edit
- Cosmijn " Incompatible Thoughts "

Premier disque vinyle acheté

Un vinyle de Premiesku

Un Dj qui t'impressionne à chaque fois

Ricardo Villalobos

Ton site web musical favori

www.decks.de

Tzinah, ton label, en 3 mots

Romanian underground dancefloor

Ton disquaire préféré

Misbits à Bucarest

Quelle ville recommandes-tu pour raver

Cluj-Napoca (Roumanie)

Tes labels favoris

NGT, Pressure Trax, Linear, Amphi et Bodyparts

Digital ou vinyle

Digital

Ton festival favori

Mioritmic (Roumanie)

Un verre de

Vin

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Un guérisseur

Superbe

Premier média lifestyle du savoir-faire et de l'excellence française à travers le monde.*

WWW.CESTSUPERBE.FR

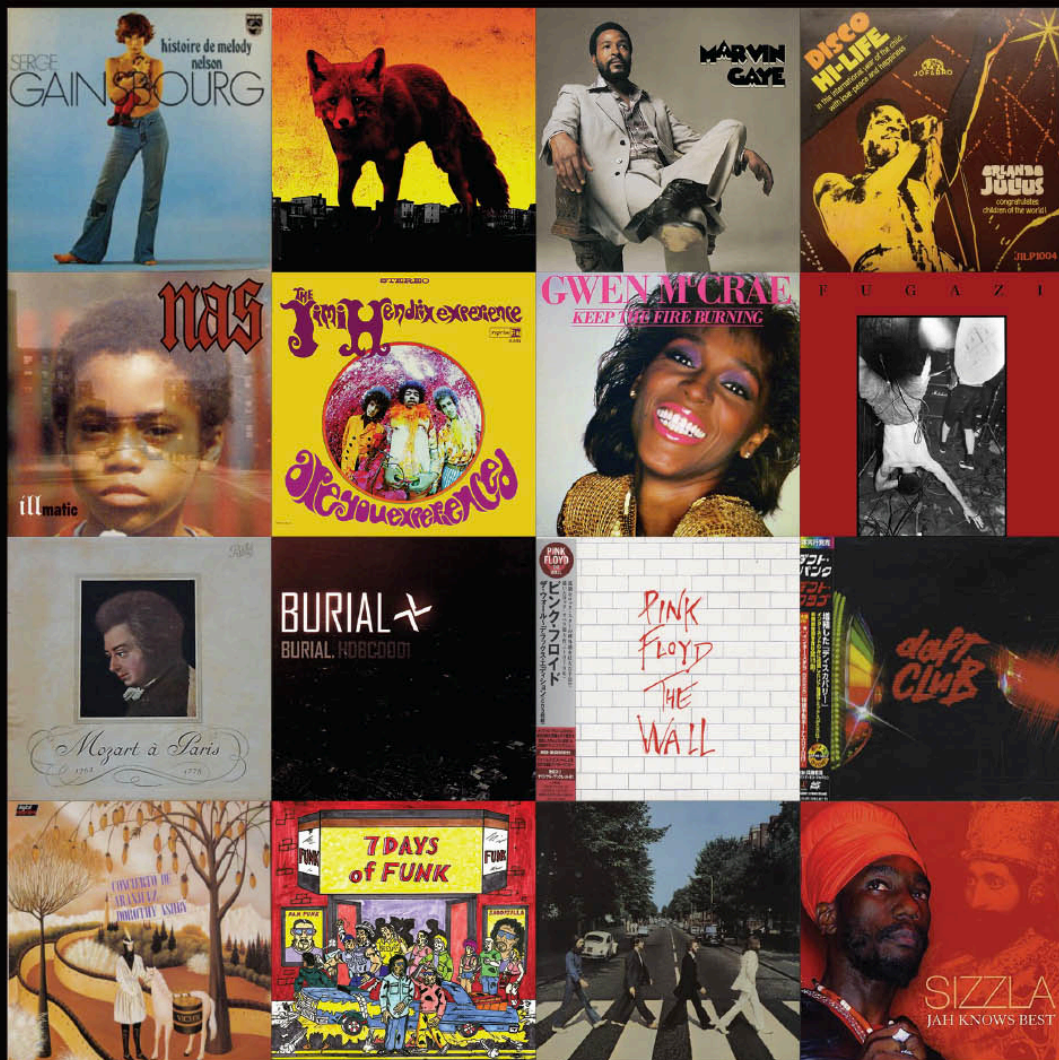


Superbe_gang

* Parce que si tu es sur superbe, #CESTSUPERBE !

cd and lp .com

LA PLACE DU MARCHÉ DE LA MUSIQUE DEPUIS 2002



www.cdandlp.com le site de référence
pour digger des classiques et des vinyles rares